

A S S O C I A T I O N A R C H ' A S I E

BULLETIN

D'ARCH'ASIE



Volume 1, numéro 1.

ISSN : 1776-3118

© 2005 – Association Arch'Asie



COMITE D'HONNEUR

Denise BERNOT, Jacqueline de la FONTINELLE, Solange THIERRY, Waneé POOPUT, Gilles DELOUCHE, Pierre-Bernard LAFONT, Pierre Lucien LAMANT.

COMITE SCIENTIFIQUE

Florence CONG, Marie-Sybille de VIENNE, Pensiri CHAROENPOTE, Michel ANTELME, Michel AUFRAY.

COMITE DE REDACTION

Caroline BRICAUD, Emilie TESTARD, Florence CONG, Odette KHANH, Emmanuel TJIBAOU.

CONCEPTION ET REALISATION

Mickaël DESMOUSSEAUX, Stéphane SIVILAY.

COORDINATION DE LA PUBLICATION

Theeraphong INTHANO.

Le Bulletin d'Arch'Asie est une revue semestrielle interdisciplinaire consacrée à la recherche en Asie du Sud-Est et en Océanie. En tant que publication imaginée, conçue et réalisée par des étudiants, le Bulletin d'Arch'Asie tend à promouvoir les travaux des jeunes chercheurs ainsi que des spécialistes confirmés.

Tous les contenus de ce bulletin sont couverts par le droit d'auteur. Toute reprise est dès lors conditionnée à l'accord de l'auteur en vertu de l'article L.122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle.

Ce document a fait l'objet d'un dépôt légal horodaté auprès d'un huissier de justice.

Pour soumettre vos propositions d'articles ou apporter des remarques, veuillez nous contacter à l'adresse suivante : contact@archasie.org

Association Arch'Asie
INALCO
2, rue de Lille
75343 PARIS CEDEX 07

Site Internet : <http://www.archasie.org>

AVANT-PROPOS

Ce premier numéro en ligne du Bulletin d'Arch'Asie arrive « à propos ». Six mois après la création de l'association, il répond au souhait de l'équipe d'Arch'Asie d'aller plus loin dans la diffusion de documents scientifiques liés à la recherche en Asie du Sud-Est et en Océanie. En rassemblant des articles rédigés tant par des spécialistes confirmés que par des étudiants chercheurs, le Bulletin d'Arch'Asie espère contribuer à rendre l'étude de cette région à la fois plus proche et compréhensible pour tous ceux qui s'y intéressent. Sans l'aide et les conseils de certaines personnes, il n'aurait sans doute pas pu voir le jour. Nous tenons à remercier tout particulièrement M. Gilles DELOUCHE, pour son soutien et ses recommandations pertinentes, ainsi que Mlle Jatupohn KHOTKANOK et M. Michel ANTELME pour leur relecture attentive.

Des spécialistes de renom ont bien voulu contribuer au lancement du Bulletin. Il en ressort une diversité de thèmes aussi variés que les pays et zones géographiques couverts : ces exposés donnent à voir la culture de ces pays au travers de l'étude de leurs coutumes, de leur langue, de leur histoire, etc.

Nous sommes conscients du chemin qu'il restera, après ces contributions venant de chercheurs unanimement reconnus et que nous remercions de leur confiance, à parcourir pour que le Bulletin d'Arch'Asie trouve sa place parmi les publications scientifiques tournées vers l'Asie du Sud-Est et l'Océanie : tous les commentaires nous seront évidemment d'une grande utilité et nous vous invitons, par le biais du site Internet d'Arch'Asie, à nous faire part de vos remarques. Nous espérons que la parution de ce premier numéro satisfera les esprits curieux qui s'intéressent à cette région du monde, celle sur laquelle nous travaillons et espérons continuer à travailler, avec vous.

L'équipe d'Arch'Asie

S O M M A I R E

Usage de la composition birmane	Page 05
Denise BERNOT	
Essai sur les proverbes cambodgiens : la sagesse cambodgienne	Page 13
Solange THIERRY	
Le Bouddhisme dans les contes thaï	Page 24
Wanee POOPUT	
Les Occidentaux et la navigation sur le Moyen Mékong	Page 35
Pierre–Bernard LAFONT	
Considérations sur l’histoire des peuples et des cultures de l’Asie du Sud-Est continentale	Page 44
Pierre Lucien LAMANT	

**USAGE DE LA COMPOSITION
EN BIRMAN**

Denise BERNOT,
Professeur émérite
à l'INALCO.

Au cours des siècles les mots composés se sont multipliés en birman, au point de constituer la plus grande partie du lexique dans la langue moderne. C'est de cette dernière qu'il s'agira ici. Toutefois les composés tout à fait récents, en gros de la dernière décennie, ne seront pas pris en compte. Ces néologismes ont en effet une existence précaire, tant qu'ils répondent à une mode passagère et qu'un usage durable n'a pas prouvé leur intégration dans le lexique. Alors seulement leur mode de composition prend une valeur significative pour la langue en question. Pour d'autres raisons, les termes à préfixe, comme : /Sə `Ka/ « parole », /thə `miN/¹ « riz cuit » seront également laissés de côté comme n'étant pas des composés où chacun des composants est un sémantème identifiable. Enfin parce que, dans la classe nominale apparaît le plus grand nombre de composés aux éléments soudés étroitement, comme des indices phonétiques le prouvent, il ne sera question que des noms dans ces lignes. Les quelques expressions verbales citées le seront à titre d'exemple, pour illustrer l'usage persistant du mot simple, à l'intérieur de telles expressions, alors que, hors d'elles, le composé s'y est substitué partout en birman moderne.

Parmi les composés courants figurent tout naturellement les termes désignant les parties du corps, qui appartiennent au vocabulaire de base et les termes désignant les plantes, dont les utilisations sont multiples et la connaissance familière à la majorité des Birmans.

Le vocabulaire anatomique se divise en deux catégories. Dans l'une, le premier composant ne s'emploie pas seul, tout au moins pas avec le sens ni avec la fonction qu'il a en composition. S'agissant des parties de la tête, /myɛʔ/, par exemple, ne signifie pas « œil » à lui seul mais « tige noueuse, nœud d'une tige » et « pierre précieuse ». D'après le lexique de l'ancien birman établi par G.H. LUCE², dès les premières inscriptions birmanes où il est question d'œil, apparaît le composé *myak ciy*, moderne /myɛʔ Si/³ alors que le monosyllabe lui correspond dans une autre langue tibéto-birmane, le tibétain : *mig* ; pour *myak* seul LUCE ne donne que le sens de « pierre précieuse ». Actuellement l'œil des êtres vivants ne peut être désigné que par un composé :

/myɛʔ Si' / « œil + graine » ou /myɛʔ `LON/ « œil + objet rond ».

Ce dernier composé désigne aussi le « globe de l'œil ».

¹ La transcription du birman se veut phonologique, c'est à dire que lorsque le contexte phonique commande automatiquement la réalisation d'un phonème, ainsi sourde ou sonore pour une consonne initiale, nasalité flottante pour une nasale finale, cet automatisme est rendu par une capitale. La voyelle automatiquement atone de syllabe inaccentuée est rendue par le schwa [é]. Ainsi, dans « parole », les consonnes initiales de syllabe sont automatiquement prononcées sonores, alors qu'un autre contexte pourrait commander une prononciation sourde. Ne restent plus, en ce cas, pour caractériser ces consonnes, que leur lieu et mode d'articulation, symbolisés respectivement par /S/ pour la sifflante alvéolaire et /K/ pour l'occlusive vélaire.

D'autre part, les tons sont rendus ainsi : le ton haut, par l'accent aigu après la syllabe, le ton bas, par l'absence de marque, le ton descendant, par l'accent grave avant la syllabe.

² LUCE, 1981, p. 67 ; le lexique de LUCE se réfère essentiellement au birman ancien des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles.

³ « graine » s'écrit *ce* et se prononce /ci ' / ou /ce ' / selon l'ancienneté de son emploi dans le contexte où il se trouve.

/myɛʔ Si'/peut à son tour entrer en composition :
 /che myɛʔ Si'/ « cheville », littéralement « pied + œil ».
 Parmi les autres composés à première syllabe /myɛʔ/ on relève :
 /myɛʔ Na/ « visage, face », litt. « œil + nez »,
 /myɛʔ KHɔ/ « paupière supérieure », litt. « œil + écorce, pli »,
 /myɛʔ KHuN/ « paupière supérieure », litt. « œil + écorce, coque »,
 /myɛʔ SHaN/ « pupille », litt. « œil + grain de riz décortiqué »,
 /myɛʔ TɔN/ « cil », litt. « œil + aile »,
 /myɛʔ ye/ « larme », litt. « œil + liquide ».
 De même /myɛʔ Na/ entre à son tour en composition dans :
 /myɛʔ Nə`Ci/ ⁴ « personne influente », litt. « visage + (un) grand ».

Le terme qui désigne le nez, dans « visage », peut signifier « nez » à lui seul, mais on lui préfère généralement le composé :

/nə`khɔN/ « nez + objet creux ».

Les seconds termes de ces composés sont des parties de végétaux. La même association existe avec « sein » ou « lait », comme premier terme dans :

/no'`θi/ « mamelon », litt. « lait ou sein ⁵ + fruit ».

Ce sont aussi des parties de corps humain ou animal, parfois des « choses » définies seulement par leur forme, leurs dimensions, leur consistance, etc.

Dans les expressions verbales, c'est encore le composé qui traduit généralement le « visage » :

/myɛʔ Na`ci-/ « avoir du prestige », litt. « visage + être grand »,

/myɛʔ Na na-/ « être contraint (par la considération pour quelqu'un) », litt. « visage + souffrir »,

/myɛʔ Na`tha-/ « être dédaigneux », litt. « visage + placer ».

En revanche, pour « nez », le terme simple est préféré dans les expressions verbales :

/nə`si-/ « être enrhumé », litt. « nez + couler »,

/nə`nəʔ-/ « respirer bruyamment », litt. « nez + souffler ».

Dans son lexique du birman ancien, LUCE traduit le mot simple *nha* comme le composé *nha khon* par « nez » et il en rapproche le tibétain *sna* ⁶. Il semble donc que le terme ancien pour « nez », dans les langues tibéto-birmanes, ait été le monosyllabe et non le composé. En birman moderne, cet état de choses a perduré dans les expressions verbales.

Ce « nez » suggère, en passant, une remarque sur le contexte culturel. Parmi les composés ayant ce mot simple comme premier terme figure :

/nə MɔN/ « trompe d'éléphant », litt. « nez + bras basculant, bras de levier, levier ».

Dont il faut rapprocher :

/leʔ MɔN/ « bras, bras humain », litt. « main ou avant-bras + levier ».

⁴ Dans le mot « visage » la voyelle de la deuxième syllabe a la forme /ə/, transformation automatique de toute voyelle en syllabe non accentuée, comme on peut le voir dans d'autres exemples.

⁵ LUCE avait déjà trouvé ce monosyllabe sous deux sens dans les inscriptions lithiques, 1981, p. 29.

⁶ LUCE, 1981, p. 4.

Dans ces deux termes anatomiques composés sont associés semblablement un composant anatomique et une « chose » à fonction définie. Le premier, que ce soit « nez » ou « bras », fait partie par définition d'un vocabulaire de base universel ; le composé « bras » également.

Le deuxième composant, « levier », appartient au vocabulaire de base de l'Asie du Sud-Est où il désigne une fonction constamment exploitée. Elle l'est dans le pilage, le décorticage, le broyage des grains et de toutes sortes de matériaux, le pressage pour extraction d'un produit (huile) ou élimination de scories (grumeaux d'une pâte), la démultiplication d'un mouvement (tour de potier où un mouvement alternatif enclenche une rotation) simple déplacement de charges lourdes, etc. À son tour le composé « trompe d'éléphant » est en quelque sorte un outil commun à cette aire géographique et fait référence à un animal bien connu en ces lieux, présent dans la jungle, sur les chantiers et au palais, tour à tour monture, combattant, ouvrier, source de prestige.

Comme le nez, les cheveux ont une double désignation, l'une simple, l'autre composée. Le terme simple, monosyllabique, écrit *sham*, se trouve dans les inscriptions lithiques en birman ancien⁷. Il est maintenant prononcé /shaN/ mais, presque tombé en désuétude, il ne se trouve plus guère qu'en composition, comme premier ou deuxième composant :

/shə PiN/ « cheveu », litt. « chevelure + plante »,

/U?⁸ SHaN/ « étamines », litt. « particule + cheveux ».

Dans ces composés /shaN/ désigne une chose indéterminée, caractérisée seulement par sa forme très allongée, grêle, et sa souplesse.

Il y a au moins quatre manières de dire « bouche », selon qu'elle est considérée globalement, de l'extérieur ou de l'intérieur et, dans ce dernier cas, comme destination ou origine.

Le terme général, global, est un composé :

/pəSa?⁹ « bouche », litt. « joues + jonction ».

Tandis que /ŋo?/ terme simple aussi usuel que le précédent, désigne soit la bouche, soit sa partie visible, et d'ailleurs, associé à d'autres termes, il en désigne des parties externes telles que :

/ŋo? `KHaN/ ou /ŋə `KHaN/ « lèvres », litt. « bouche + bord »,

/ŋo? `θi/ « bec d'oiseau », « gueule au museau allongé (chien, crocodile) », litt. « bouche + fruit ».

Dans ce dernier composé, l'on retrouve l'association du terme anatomique avec le végétal.

L'attention se tourne vers l'intérieur de la bouche, la cavité buccale-réceptacle, avec :

/khə `tuiN/ « ce qui reçoit + intérieur ».

La syllabe qui traduit la fonction de recevoir (nourritures et saveurs) /khaN/ est ici abrégée en /khə/ parce qu'elle est inaccentuée et en liaison étroite avec la suivante. L'affaiblissement, déjà constaté, d'une première syllabe de composé est de

⁷ LUCE, 1981, p. 41.

⁸ La réalisation automatique signalée par /U/ est sujette à des variantes individuelles et locales qui vont de [wɔ] à [wi].

⁹ Isolé le mot « joue » se prononce /'pa/.

règle lorsque le composé est très usuel, ce qui est le cas pour la bouche, même en tant que réceptacle, comme en attestent les expressions imagées dans lesquelles entre ce composé : « on a bien mangé », litt. « la bouche est bonne », « on a mal mangé », litt. « la bouche est gâtée », « on s'est régalé », litt. « la bouche a rencontré », etc. Ainsi non seulement les composés font partie du vocabulaire de base actuel mais les expressions imagées dans lesquelles ils entrent sont, elles aussi, d'un usage courant car elles n'ont pas de substitut dans la langue de tous les jours.

Enfin /ʔa/ la bouche considérée comme organe de la voix, origine de la parole, signifie aussi, en birman, la partie interne de la bouche :

/ʔa cɛ-/ « parler trop fort », litt. « bouche + être large »,

/ʔa cɔN-/ « parler pour ne rien dire », litt. « bouche + être à sec (comme une rivière) »,

/ʔa fe-/ « faire des discours interminables », litt. « bouche + être longue »,

/ʔa `KHɔN/ « palais », litt. « bouche + creux ».

Un autre terme anatomique : « cou », en birman ancien ¹⁰ monosyllabe ou composé écrit *lañ tam*, ne s'exprime plus maintenant que par des composés dont le premier est le plus usuel :

/le `PiN/ « cou », litt. « cou + soutien »,

/le TaN/ « cou », litt. « chose alignée »,

/le `CHɔN/ « cou », litt. « cou + chose allongée »,

/le TaiN/ « cou », litt. « cou + poteau ».

Le composé usuel peut à son tour entrer en composition, comme dans :

/le `PiN `θi/ « bouton de col », litt. « cou + soutien + fruit ».

Mais les lexèmes qui se sont avérés indispensables bien avant le « bouton de col » sont formés sur le « cou » monosyllabique originel :

/le SHaN/ « crinière », litt. « cou + chevelure »,

/le Se´ / « pomme d'Adam », litt. « cou + graine ».

Et même :

/le KHuN/ « col de chemise », litt. « cou + écorce, coque ».

Tout au long des exemples cités, les seconds termes de composés ont souvent été botaniques ou ont désigné des formes caractéristiques. Il faut souligner qu'une partie des classificateurs, éléments indispensables du comptage dans de nombreuses langues d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, appartient précisément à ces catégories lexicales, ainsi /`chɔN/ :

/doʔ tə `CHɔN/ « un bâton », litt. « bâton + un + chose allongée »,

/`khɛ TaN `le `CHɔN/ « quatre crayons », litt. « crayon + quatre + chose allongée ».

Or les classificateurs sont, avec le nombre qui les précède, en liaison aussi étroite qu'un deuxième terme de composé avec le premier. Par conséquent les réalisations phonétiques de ces éléments liés à ce qui les précède seront les mêmes en composition nominale et en fonction de classificateurs. Pour autant on ne peut assimiler les composés nominaux, fonctionnant comme des noms simples, aux syntagmes nombre + classificateur, spécifiques d'un contexte déterminé.

Une autre constatation est que le premier composant est uniformément un nom alors que le deuxième est soit originellement un nom, soit un déverbatif, soit un

¹⁰ LUCE, 1981, p. 64.

clitique en usage également dans la numération, comme : /`loN/, classificateur des choses rondes ou assimilées, rencontré dans /myeʔ LoN/, « œil », ou des choses allongées, comme : /`CHɔN/, rencontré dans /le `CHɔN/, « cou ».

La relation syntaxique entre les deux termes du composé est variable, ainsi dans /myeʔ Na/, « visage », deux termes placés sur le même plan sont juxtaposés, celle de deux parties du visage, l'œil et le nez, dont l'addition symbolise le tout. Dans presque tous les autres cas, le premier terme précise le sens du second, dans un rapport de détermination au sens large, ainsi dans /myeʔ Si' / et /myeʔ `LoN/, « œil », la partie visible de l'organe de la vue est la graine ou le globe de cet organe. La détermination « au sens large » peut en effet porter sur l'appartenance, comme ici, sur l'espèce, comme dans les composés du vocabulaire botanique dont il va être question, sur la localisation, comme dans :

/le SHaN/ « crinière », c'est à dire la chevelure sur le cou,
/le Se' / « pomme d'Adam », la graine (qui saille) sur le cou,
/le KhuN/ « col de chemise », l'écorce (qu'on porte) autour du cou ¹¹.

Autrement dit, la relation entre les deux termes d'un composé dépend en partie de leurs sens respectifs et du sens du composé. Cela n'est pas pour surprendre dans une langue où la relation d'une proposition verbale à un nom n'est indiquée que par la position de ces deux éléments dans l'énoncé ainsi que par la finale de la proposition verbale. La proposition précède toujours le nom et sa finale est, certes, spécifique des subordonnées au nom mais aucun de ses éléments n'exprime les précisions relationnelles que l'on trouve dans « qui, que, quoi, dont, où », par exemple. Là encore, en birman, le sens du contexte suggère le non explicite.

À côté du vocabulaire anatomique, où la relation entre les termes des composés est variable, le vocabulaire botanique paraît à première vue d'une régularité idéale sur ce plan. Dans ce vocabulaire, la relation entre déterminant et déterminé est constamment d'appartenance. En effet, le nom d'un type de plante ou d'une espèce botanique précède régulièrement le nom désignant la partie (ou la totalité) de la plante appartenant au type ou à l'espèce en question :

/myeʔ PiN/, « herbe », litt. « plante herbacée + plante »,
/θiʔ PiN/, « arbre », litt. « type ligneux + plante »,
/θiʔ `θi/, « fruit (d'arbre fruitier) », litt. « type ligneux + fruit »,
/θəyeʔ `θi/ « mangue », litt. « *Mangifera indica* + fruit »,
/ca`paN/ « lotus », litt. « *Nymphaea lotus* + fleur ».

Précisons cependant que, dans le langage courant, les noms désignant des types de plantes s'emploient aussi bien isolément qu'en composition mais que les noms d'espèces botaniques figurent seulement en composition. En revanche, dans la littérature scientifique, les noms d'espèce isolés abondent, car ils se trouvent sous cette forme dans les dictionnaires botaniques ou les pharmacopées, littérature fournie et très répandue en Birmanie.

Le même système logique génère une série de composés à trois termes, série sémantiquement très limitée puisqu'elle sert uniquement à opposer les plantes sauvages aux autres. Faire précéder le nom de la plante de « jungle » indique en effet qu'elle est sauvage :

/`tɔ `zi `θi/ « jujube sauvage », litt. « jungle + jujube + fruit ».

¹¹ Peut-être le composé remonte-t-il à l'époque des cols durs.

Or, d'après les dictionnaires botaniques, seul /`zi /, espèce *Z. jujuba*, produit des fruits comestibles, tandis que /`to`zi /, espèce *Z. rugosa*, n'est utile qu'en ébénisterie. Le langage courant n'obéit pas à la même logique que le langage scientifique : ici comme en bien d'autres cas, le premier oppose la plante sauvage à la plante familière parce que cultivée en des lieux fréquentés ; le deuxième utilise la composition pour différencier une espèce botanique d'une autre, tout en évoquant une réalité : l'habitat de la plante sauvage.

L'addition d'un composant est parfois susceptible de transformer un terme botanique plus radicalement encore. Ainsi l'appellation de l'aréquier, un palmier, est fondée sur celle du bétel, une liane, deux végétaux n'appartenant ni au même type, ni à la même espèce ni à la même famille. À partir d'une syllabe /`kuaN/, signifiant « bétel », aussi bien en tant que liane, que feuille ou que chique, sont en effet formés :

- /`kuaN PiN/ « bétel » (liane *Piper betel*),
- /`kuaN yue`?/ « feuille de bétel »,
- /`kuaN ya/ « chique de bétel »,
- /`kuaN `θi/ « noix d'arec »,
- /`kuaN `θi `PiN/ « aréquier », litt. « plante à noix d'arec ».

L'aréquier et sa noix n'ayant pas d'autres noms que ceux qui figurent ci-dessus, quel est alors le sens de /`kuaN/ dans chacun d'eux ? Comme cela ne peut être l'espèce *Piper betel*, l'aréquier étant un *Areca catechu*, ni la feuille de la liane, il ne reste que la chique, dont l'essentiel est effectivement fourni par le bétel et qui est d'une grande importance dans le contexte régional, un contexte qui comprend non seulement l'Asie du Sud-Est mais aussi l'Inde.

Il arrive que le langage courant différencie, lui aussi, deux espèces par l'usage d'un terme simple et d'un composé :

- /kə`suN/ ou /kə`suN ?u` / « patate douce »,
- /ye`kə`suN/ « liseron d'eau ».

Ce sont, en effet, deux plantes très utilisées comme légumes. Mais il faut souligner que le terme simple est rare pour « patate douce » car il est ambigu et souvent confondu avec le composé utilisé spécifiquement pour « liseron d'eau ».

En fait, la séquence /kə`suN ?u` / litt. « *Ipomea batatas* + œuf ou tubercule » est caractéristique des plantes utiles, surtout alimentaires. Dans cette catégorie de végétaux, les noms des sous espèces se terminent souvent par un terme qui désigne la partie comestible de la plante :

- /gɔPi Tho`?/ « chou », litt. « *Brassica oleracea* + chef, tête »,
- /gɔPi `PaN/ « chou-fleur », litt. « *Brassica oleracea* + fleur ».

Il ne s'agit plus alors d'opposer des parties de plantes : fruit, feuille, racine etc. entre elles, comme dans le vocabulaire botanique général, mais d'opposer, de façon imagée, deux sous espèces par leur intérêt alimentaire.

Or, dans une langue positionnelle, comme le birman, où l'ordre des termes est bien souvent le seul repère des relations syntaxiques, en l'absence de marques fonctionnelles et de références verbales aux actants, l'interprétation de tels composés, où l'ordre déterminant/déterminé est inversé, pose problème hors contexte ; ne s'agit-il pas de la tête du chou ou de sa fleur ? Et surtout, pour quelle raison l'ordre habituel est-il apparemment violé ? Peut-être s'agit-il là de termes dont les composants sont étroitement liés, au point d'abolir toute relation syntaxique entre eux. Le problème

est le même que pour la série de composés dont le deuxième terme désigne un état ou une qualité du premier terme :

/lu `Ci/ « adulte » ou « personnage important », litt. « homme grand »,

/myeʔ Nəθoʔ/ « air déprimé », litt. « visage pourri ».

Répondre qu'en français aussi l'ordre est inverse dans « un grand homme » et « un homme grand » du fait que le premier forme un tout indissociable sémantiquement et que le second est constitué de deux éléments distincts : un homme, nom, et un qualificatif, grand ¹² ne résout pas la question.

Malgré l'insuffisance d'un examen aussi rapide et partiel de quelques types de composition, espérons donc que cet aperçu appellera des recherches plus sérieuses, susceptibles de révéler la logique cachée sous le foisonnement déconcertant de surface.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES SOMMAIRES

OUVRAGES

HAUDRICOURT A.G. et HÉDIN L.

1943 *L'Homme et les plantes cultivées*, Paris, Gallimard, 2^e éd.

HUNDLEY H.G. et CHIT KO KO U.

1961 *List of Trees, Shrubs, Herbs and Principal Climbers*. Burma, Rangoon, Supdt., Govt. Printing and Staty, 3rd ed, XIV + 532 p.

LUCE G.H.

1981 *A Comparative Word-List of Old Burmese, Chinese and Tibetan*, London, SOAS, XI + 88 p.

1993 *MYANMAR-ENGLISH Dictionary*, Myanmar Language Commission, 635 p., ill., tabl.

OKELL J. et ALLOTT A.

2001 *Burmese/Myanmar Dictionary of Grammatical Forms*, Richmond, Curzon, XVII + 312 p.

ARTICLES

BERNOT D.

1983 « Y a-t-il des catégories adjectivales et adverbiales en birman ? », *Cahiers de l'Asie du Sud-Est*, 13/14, 67-78.

¹² Cf. D. BERNOT, 1983.

**ESSAI SUR LES PROVERBES CAMBODGIENS :
LA SAGESSE CAMBODGIENNE**

Solange THIERRY,
*Directeur d'Études Honoraire
à l'EPHE.*

Les Proverbes

La sagesse populaire passe pour s'exprimer généralement en termes simples, en formules aisées à retenir et comprises par tout le monde. Partout, le proverbe semble avoir la même allure rapide et contrastée, alors que sa matière est vivante, suffisamment complexe pour poser des problèmes de classification et pour représenter à elle seule la substance de la pensée populaire ; sa forme est voisine de la poésie, à la fois image et musique. Que l'Orient soit « la patrie, ou des poésies qui tendent au proverbe ou des proverbes qui tendent à la poésie »¹ paraît tenir surtout aux riches possibilités d'assonances, d'allitérations et de jeux de mots d'un bon nombre de langues asiatiques. Mais ce n'est pas seulement en Asie que « comparaison vaut raison »² et qu'une « des meilleures preuves est dans l'assonance »³. Quantité de nos dictons français sont nés d'une rime ou d'une association sonore et il apparaît qu'il existe un rythme général de la sagesse, basé tout d'abord sur le mécanisme de la mémoire. Mémoire auditive, mémoire visuelle : sons et images, sur lesquels s'accrochent comparaisons, associations de pensée, déductions. Mais au contraire de la formule magique, où le mot est une force mue par une mémoire agissante, la formule proverbiale semble détachée d'un résultat à obtenir. Elle décrit, elle souligne, elle critique, elle suggère : réflexion de spectateur. Parfois même, elle se contente de rire et l'interdit s'exprime ici par « Il faut se garder de... ».

Plusieurs problèmes se posent à qui étudie les proverbes et, en premier lieu, celui de les grouper de manière à mettre en relief leurs traits dominants et leur originalité. La plupart des amateurs de sagesse se sont contentés de recueillir et d'énumérer les proverbes au fur et à mesure de leur découverte. D'autres les ont classés par ordre alphabétique ; d'autres encore, plus rares, les ont groupés d'après certains thèmes d'inspiration.

Dans son *Étude sur la classification des proverbes*⁴, Demetri LOUGATOS reconnaît quatre méthodes : la première consiste à aligner les maximes par ordre alphabétique ; la deuxième à les ordonner autour de « mots-clefs » ; la troisième à les grouper selon leurs « thèmes » ; la quatrième selon leur « sens allégorique ».

D'après cet auteur, le deuxième mode est utile pour un classement folklorique d'archives, constituant la base de toute édition scientifique en combinaison avec un classement par thèmes, tandis que les troisième et quatrième permettent de définir la pensée populaire, de délimiter ses domaines d'inspiration et les cadres de la morale commune.

¹ SHWAB (Raymond), *Domaine oriental*, in : *Histoire des Littératures I*, p. 134 (Encyclopédie de la Pléiade, NRF, Paris, 1955).

² *Id.*, *Sagesse et Rythme*, p.141.

³ *Ibid.*

⁴ LOUGATOS (Demetrio), *Étude sur la classification des proverbes*, extrait des Archives lexicographiques de l'Académie d'Athènes, Tome VI, 1950-1951, pp. 245-296.

Ces considérations suggèrent quelques remarques. Tout d'abord, en ce qui concerne le catalogue par ordre alphabétique, il y a peu à dire, sinon que cette méthode est assurément artificielle et sommaire. Toutefois, la syllabe initiale n'est pas toujours indifférente : c'est ainsi que toute la série des proverbes cambodgiens commençant par la particule *kum* កុំ, qui est la marque de l'interdit—« il ne faut pas »—se trouve regroupée dans l'édition alphabétique de la revue *Kampuchea Sûriyâ* កម្ពុជសុរិយា⁵ qui, prenant les K les uns après les autres réalise, en ne considérant que l'alphabet, la délimitation d'une aire d'inspiration et d'une large part de l'expression proverbiale cambodgienne.

Quant au « mot-clef », il doit par définition situer l'ensemble du proverbe, suggérer à lui seul son contenu. Or, ceci suppose le proverbe connu, figé dans la mémoire. Autrement dit, le « mot-clef » semble n'avoir valeur de « clef » qu'à l'intérieur d'une sagesse déjà bien cataloguée et pour quelqu'un qui, dans une langue donnée, sait déjà ce qu'il va trouver : simple étiquette, apposée après inventaire. Le tiroir s'ouvre, au mot « riz », au mot « village », au mot « colère », sur des proverbes bien rangés qui peuvent pourtant n'avoir entre eux que le rapport factice de ce seul mot.

On peut imaginer, à propos de classement par thèmes et sens allégorique, qu'il existe des cycles proverbiaux, sortes d'enclos de pensée populaire, dont le centre serait occupé par un personnage prétexte, un thème abstrait ou concret groupant autour de lui tout un faisceau d'idées, de constatations, d'interdits ou d'injonctions, en un mot, le résumé de ce que le peuple pense et dit à ce propos. De même que des cycles de contes et de fabliaux occidentaux déroulent autour du renard ou du lièvre un enchaînement d'aventures et de caractères, une aire proverbiale pourrait par exemple contenir la sagesse de la femme, celle des ancêtres ou celle du crocodile... L'obstacle à une telle étude des proverbes est qu'aucune des aires envisagées ne saurait constituer un monde clos et que de nombreuses interférences, essentielles à la pensée vivante, risqueraient de passer inaperçues.

Il reste indispensable, en définitive, pour qui étudie les proverbes d'un pays, d'inventer un mode de classement qui lui paraîtra le mieux répondre à leur contenu et ne risquera pas de les figer dans un cadre par trop conventionnel.

Outre ce problème, celui de l'origine et celui de l'époque se sont posés aux folkloristes. Comment les proverbes naissent-ils, dans quelles occasions ? L'originalité des sentences et dictons n'est pas toujours perceptible. On a coutume de penser que la sagesse populaire est la même partout et que les particularités locales s'expriment souvent en touches légères, en notations rapides, tandis que le fond demeure universel. Pensée fragmentaire, ouvrant des aperçus imprécis, jusqu'au moment où un mot vient « marquer » le proverbe et caractériser son origine. « À mains actives, ventre plein », dit au Cambodge un proverbe anonyme, ou plutôt apatride. Mais la sagesse locale intervient : « Ne prends pas ta maison pour en faire un *vihear*⁶ វិហារ, ne prends pas ta femme pour en faire un *krou*⁷ គ្រូ ». « Ventre affamé n'a point d'yeux – ou d'oreilles » déclare l'observateur commun. Mais on rencontrera au Cambodge des

⁵ Revue *Kampuchea Sûriyâ* កម្ពុជសុរិយា, 15^e année, N° 12 (Phnom Penh, décembre 1943), éditée par l'INSTITUT BOUDDHIQUE de Phnom Penh).

⁶ Prononciation cambodgienne du sanskrit *vihāra*, monastère bouddhique.

⁷ Prononciation cambodgienne du sanskrit *guru*, guide, maître spirituel.

proverbes comme : « La barque dont on a coupé le bout devient pirogue de course ⁸ ». Nous sommes bien en Asie du Sud-Est : « C'est avec de l'eau qu'on fait les rizières, c'est avec du riz qu'on fait les armées »...

Il est donc significatif de faire le partage entre les proverbes dont la résonance universelle relève d'une sagesse « passe-partout » et ceux qui, au contraire, se signalent par une référence à un objet ou à une coutume du pays. Est-ce à dire que ces derniers, comme issus spontanément d'une observation des choses—nature, société, vie quotidienne—soient plus anciens ou, au contraire, incessamment créés au fil des jours ? Il ne saurait être question d'établir une chronologie des proverbes, non seulement parce qu'il s'agit avant tout d'expression orale et sans cesse brassée—même lorsqu'elle se fixe en des écrits « gnomiques »—mais parce que la matière même de cette littérature se situe en dehors du temps. En effet, elle est essentiellement quotidienne : ni actuelle, ni passée, ni future, mais quotidienne de tous les temps.

On se fait, au Cambodge comme ailleurs, une idée déterminée de l'origine et de l'époque des proverbes ; ce sont les *dits des Anciens* ⁹ transmis « depuis le lointain passé ». Pourtant, lorsque l'Imprimerie Nouvelle de Phnom Penh publie, en 1952, des *Proverbes français, traduits et commentés en cambodgien* ¹⁰, on assiste à une véritable genèse de proverbes cambodgiens tout neufs, nés des commentaires et comparaisons que l'auteur croit devoir faire à propos de nos maximes. À peine formulés, ces nouveaux proverbes exhalent déjà un parfum d'ancienneté : quelques jours, mois et années et, eux aussi, transmis de bouche à oreille, viendront du « lointain passé », de la « renommée fameuse des anciens », assimilés par la mémoire et la conscience cambodgienne, « khmérésés » insensiblement, au cours de tout un mécanisme d'associations et d'incompréhensions fructueuses.

Notre auteur cite, parmi les proverbes français, « Il faut mettre la cloche au milieu de la paroisse », qu'il traduit en cambodgien par « Il faut mettre la cloche au milieu du saint *vihear* » puis il donne un commentaire : « À un homme qui a faim, il faut du riz ; quand vient la maladie, il faut un remède ; pour piquer, il faut une aiguille ; pour faire de bons vers, il faut observer les règles » ¹¹. Commentaire ? Ou plutôt sorte de jeu de l'esprit qui débite soudain des proverbes sur un rythme donné, sans trop se soucier du sens, pourvu que soit assouvie une certaine sensation de l'analogie et de l'approximation.

Inspiré par notre proverbe « Qui sème le vent récolte la tempête », parfaite définition du *karma* et après en avoir donné en khmer la traduction suivante : « Quiconque a semé du vent obtient l'ouragan » ¹², le commentateur ajoute : « Qui sème le *punya* ¹³ obtient le *punya* ; qui sème le *guna* ¹⁴ obtient le *guna*... » Il retrouve ainsi, spontanément, les préceptes du Bouddhisme.

⁸ Car la pirogue de course a une extrémité élevée.

⁹ Ou les « paroles anciennes », *bāky cās* (*peak cās*) ពាក្យចាស់.

¹⁰ Ray Bouk, *Proverbes français, traduits et commentés en cambodgien*, Imprimerie Nouvelle de Phnom Penh, Phnom Penh, 1952.

¹¹ *Id.*, fasc. 2, p. 19, proverbe 165.

¹² *Ibid.*, fasc. 1, p. 30, proverbe 96 : *anak nā broh sāp khyal' pān phal jā byuh saṅgharā* អ្នកណាប្រែក្រាមសាបខ្យល់ បានផលដាច់ព្រះសង្ឃរា ។

¹³ *Punya* បុណ្យ, sanskrit (prononcé *bon* en cambodgien) : mérite, œuvre pie.

¹⁴ *Guna* គុណ, sanskrit (prononcé *koun* en cambodgien) : vertu, qualité.

Tout l'ouvrage est composé de cette manière : foisonnement de proverbes cambodgiens, souvent versifiés, nés à propos – on pourrait même dire sous le prétexte – de proverbes français. Quand il s'agit, par exception, d'une maxime connue, l'auteur ne manque pas de le signaler : « Un *subbhāsīt* សុភាសិត dit ceci... »¹⁵. Mais partout ailleurs le proverbe fabriqué rejoint sans hiatus les proverbes anciens, tant il est vrai que son âge lui est donné par son rythme et son contenu mêmes et non par l'époque où il est effectivement composé.

Les proverbes cambodgiens répondent à ces caractéristiques générales : nés de l'observation première ou imitations à partir de modèles, rendant compte d'une moralité universelle ou d'un bon sens local, élaborés parfois par des lettrés, inscrits dans les textes gnomiques issus d'une éthique bouddhique ou bien simples boutades dénuées de tout sens moral : « Si tu fais le mal, que du moins cela t'engraisse ! », ils composent les aspects variés de l'expression khmère.

Une classification particulière a été adoptée pour eux : ils sont ici regroupés d'après l'attitude mentale qu'ils reflètent¹⁶. En premier lieu viennent les **constatations**, formes simples, mouvements spontanés de l'observation. En deuxième lieu ont été rassemblées les **interdictions**, dans lesquelles prédominent la prudence, la méfiance, la sauvegarde de la tradition, le souci de ne pas imiter telle habitude vicieuse, de ne pas être en contradiction avec la louable coutume des anciens. Comme antithèse à ces interdictions viennent, en troisième lieu, les maximes, sous forme de **bons conseils** qui indiquent « ce qu'il vaut mieux faire ou être », « ce qu'il est bon d'imiter ». Les **injonctions** constituent la quatrième série, appuyant d'une manière plus nette les conseils précédents.

En marge de ces catégories de maximes se placent qui ne constatent, ni n'interdisent, ni ne conseillent, ni n'ordonnent : les aberrations. Relations pures et simples d'attitudes extravagantes, sortes de haussements d'épaules qui comportent en elles-mêmes un jugement. Il faut enfin évoquer les dictons, adages et expressions proverbiales qui ne peuvent être considérés que comme des « fragments » de proverbes ou seulement des « traits » verbaux, nés en général de rapprochements concrets.

Le Fond

Les **constatations**, en même temps qu'elles représentent l'attitude mentale la plus fréquente, donnent maints aperçus directs de la vie humaine et animale, sociale et familiale. Cette série de constatations, sous ses divers aspects, résume à elle seule toute une sagesse, prudente, à peine cynique, située au niveau de la vie courante : les choses sont comme elles sont, malheur à celui qui est trop bon ou trop intelligent ! Et pourtant, « Celui qui sait » a droit à la considération... Le riz, les bambous, l'arbre *khnan* ខ្នាន់, l'arbre *sralau* ស្រែវ្រាវ, les pêcheries, le buffle et sa sonnaille de bois, l'éléphant, le tigre, l'aigrette et le héron, les poissons et les corbeaux sont à la fois le

¹⁵ *Subbhāsīt*, du sanskrit *su-bhāṣita* : bien dit, éloquemment dit ; éloquent ; bons mots, paroles belles ou éloquentes.

¹⁶ Jusqu'à présent, les proverbes cambodgiens n'ont pas fait l'objet d'une étude d'ensemble. Ils ont été publiés fragmentairement, soit dans le texte original mais sans traduction (c'est le cas de la revue *Kampuchea Sâriyâ*, *op. cit.*), soit en traduction, mais sans que soit fourni le texte en khmer (Cf. AYMANNIER, in : *Excursions et Reconnaissances*, Tome VI, fasc. 16, 1883, *Notes sur les coutumes et superstitions des Cambodgiens*).

décor et les personnages familiers de ces proverbes comme ils le sont des paysages khmers.

Les **interdictions**, qui commencent par la particule prohibitive *kum អ្វី*, « Il ne faut pas », sont bien souvent issues de constatations : « Il ne faut pas se lier d'amitié avec un animal qui a des cornes, ni folâtrer avec un animal qui a des crocs », « ... Une femme qui attire les regards, ne la laisse pas marcher derrière toi » ou encore : « Il ne faut pas manger son riz en compagnie d'un fou furieux », « Il ne faut pas confier son sucre aux fourmis ».

Du point de vue de l'attitude mentale, ce genre d'interdictions ne diffère que très peu, en effet, de la constatation : elle n'en représente qu'une conséquence normale, dûment observée. Une tendance moralisatrice peut d'ailleurs s'y dessiner : « Si tu as la gloire, ne t'en réjouis point, si tu la perds, ne t'en afflige point », « Ne vous vantez pas de connaître par vous-même les vieux écrits qui viennent des anciens maîtres » ou « L'Homme ne doit pas mépriser l'Homme ». Mais la majeure partie de ces interdictions exprime avant tout des conseils de modération, de prudence, de bon sens : « Ne soyez pas assez fou pour faire ceci ou cela... » Le concret l'emporte ici sur l'abstrait : « La nuit, quand tu es au lit, ne parle pas à ta femme », « Ne prends pas pour cuit ce qui est cru », « Ne prends pas un creux pour une bosse », « Il ne faut pas abattre l'arbre pour manger les fruits ». L'orgueil est le défaut le plus souvent mis en accusation : « Il ne faut pas vouloir prendre le ciel pour t'asseoir dessus », « Tu es de petite taille, ne te hisse pas, tes bras sont courts, n'essaie pas d'étreindre la montagne ».

Il semble que la réserve, la mesure, à observer en toutes choses soient comme une version populaire de la *madhyama pratipad* du Bouddhisme, la « voie du milieu ». Il ne faut se réjouir ni s'affliger de rien ou, en aucun cas, le faire avec excès : « Ne tire pas sur celui que tu détestes. Ne prête pas à celui que tu aimes », « Ne t'énerve pas au son du tonnerre, ne te réjouis pas de la pluie », « Si quelqu'un meurt, ne te hâte pas de pleurer, si tu reconnais que quelqu'un est puissant, ne te hâte pas de t'en réjouir », « On donne, ne te hâte pas de prendre, on fait la grosse voix, ne te hâte pas de reculer ».

Il convient aussi de ne pas se fier à n'importe quoi : ni à la tranquillité de la forêt, ni à la solitude de la montagne, ni au ciel, ni aux étoiles, ni à sa femme, ni à ses fils, ni aux Chinois... Il faut se garder d'imiter quantité d'être vicieux, tant végétaux qu'animaux. Inutile de s'exposer au danger—de se mettre en travers d'une hache ou d'une armée—comme de se laisser aller à balancer et osciller « au gré du vent, au gré des vagues », de se laisser troubler par une femme ou par des paroles insensées.

Dans l'ensemble, ces maximes d'interdiction ont peu de force. Le « Il ne faut pas » équivaut la plupart du temps à « Il faut se garder de » et les traits dominants de cette « morale » peuvent se résumer ainsi : prudence, méfiance, absence de vice, de passion, d'excès en bien comme en mal, réflexions assez sommaires sur les risques de l'existence. Il est vrai que, à notre « Qui ne risque rien n'a rien » correspond le proverbe cambodgien « Ceux qui osent ont la peau déchirée, ceux qui tremblent ont la peau flétrie ». Mais si la deuxième proposition rend un son exceptionnel, elle ne fait que renforcer la restriction première et elle ne domine pas l'ensemble des voix conseillant la retenue et la juste mesure. Si ces caractéristiques sont généralement

propres à la sagesse populaire, on ne peut s'empêcher ici de les rapprocher de l'éthique bouddhique, du moins telle qu'elle a été profondément assimilée par le peuple cambodgien.

La face inverse des interdictions est figurée par les maximes commençant par le mot *sūv*¹⁷ ស្ទុវ : « Mieux vaut » ou bien par *guor*¹⁸ គួរ : « Il convient de » et, à un degré plus appuyé, par les **injonctions**. Au type proverbial « Mieux vaut tenir que courir », correspondent des considérations de ce genre : « Il vaut mieux faire du commerce du côté de chez soi pour surveiller ses sœurs cadettes » ou « Il vaut mieux briser la tête que briser la marmite ». Les notations locales surgissent : « Mieux vaut être avalé par un crocodile que déchiqueté par le poisson *caṅvā* ចង្កា » et la modération fondamentale demeure aussi présente : « Mieux vaut marcher que courir... ».

Cependant, avec les **injonctions** semble parfois s'exprimer une pensée plus élaborée, plus élevée : « Connais ton propre cœur, tu connaîtras celui des autres », « Quoique tu fasses, fais-le jusqu'au bout », « Que le savant veille sur l'ignorant comme la jonque garde le sampan ». Aux êtres qu'il faut se garder d'imiter s'opposent ceux qu'il convient au contraire de prendre pour modèles : le bambou, parce qu'il pousse d'un seul jet et non pas l'arbre *snāy* ស្នាយ au tronc contourné, le héron circonspect et non l'aigrette folâtre. Quant au « chemin du milieu, ce n'est ni un chemin tortueux ni un chemin rectiligne, c'est uniquement le chemin tracé et suivi par les ancêtres »¹⁹. C'est la voie de la tradition et l'injonction est alors formelle : il faut la prendre à l'exception d'aucune autre. « Si tu veux qu'on te considère comme juste, dit une autre maxime ; suis le chemin tracé ». Cependant le « cynisme » de la morale commune se fait jour çà et là et affleure, même à travers les hautes pensées : « Cultive la rizière quand la terre est chaude, fais la cour aux femmes quand ton cœur est chaud »...

Un proverbe, parmi ces injonctions anodines, rend pourtant un son étrange : « Pour obtenir la science, il faut tuer le maître ; pour obtenir des fruits et des fleurs, il faut mettre le feu aux souches »... Ne dirait-on pas l'expression d'une sagesse toute « primitive » pour laquelle la science est d'abord la recette magique, formule ou talisman, que seul détient le sorcier ? Tuer le maître pour obtenir la science... Le mot *ācāry* អាចារ្យ, employé ici, est le mot sanskrit *ācārya* qui signifie « maître, guide » mais le dictionnaire cambodgien lui donne aussi le sens de « devin, prophète ». On sait ce que c'est aujourd'hui l'*ācāry* au Cambodge : une sorte de maître des cérémonies, l'ordonnateur des rites de la pagode. La deuxième partie du proverbe évoque la culture sur brûlis. Curieuse maxime, qui fait dépendre la connaissance et l'abondance du meurtre et de l'incendie et semble, au milieu des proverbes moralisateurs, comme un cri d'une autre origine !

Là où la sagesse ne s'exprime ni sous forme d'une constatation, d'une interdiction, d'un conseil ou d'une injonction, il lui reste un vaste domaine, l'humour. Il ne s'agit plus que de décrire pour rire et pour faire rire, de caricaturer à gros traits, de ridiculiser telle attitude, telle manière de faire ou d'être. Le comique, la cocasserie définissent la « moralité » de la sentence. Nous rions de celui qui « dessine un tigre pour faire peur au bœuf » ou de celui qui, après avoir tué un éléphant, va prendre un

¹⁷ Prononcé : *sau*.

¹⁸ Prononcé : *kouôr*.

¹⁹ Par les individus vieux anciens, dit le proverbe : *anak cās' purāṇ* អ្នកចាស់បុរាណ.

van à riz pour le cacher ; celui qui réveille le douanier endormi pour lui faire un cadeau n'appelle dans le proverbe aucun commentaire, pas plus que celui qui, voyant le tigre se tapir, croit que l'animal se prosterne pour le saluer. Des contrastes engendrent la moquerie et la réprobation : « Homme faible qui se donne des airs de *yakṣa*²⁰ យក្ស », « Homme à bout de misère qui se donne des airs de riche marchand ».

Les aberrations ainsi décrites sont voisines des anomalies inadmissibles : « Arrivée au port, la barque chavire » ou « Partir en avant et se perdre au retour » ; ce sont là toutes situations devenues proverbiales par leur excentricité, leur caractère anormal et outré. De même, « Prendre l'anguille pour aller la remettre à l'eau » ou « Tuer les serpents pour nourrir les corbeaux ». L'aberration, l'anomalie, sont matière essentiellement proverbiale, sans rapport avec une morale bouddhique ou commune et sans identité avec la simple constatation : c'est plutôt, si l'on veut, une caricature de l'observation courante, dessinée par contrastes et destinée à frapper.

Enfin, les dictons, adages et expression participent de cette même faculté de caricature. La « fille luxurieuse qui dort comme un vanneau les pattes en l'air », celui qui est « mort comme un serpent, vif comme une grenouille », celle qui est « d'une perfidie à arracher le gingembre » sont autant de notations aiguës d'une réalité observée à l'extrême, où les comparaisons s'entrelacent et se répondent dans le jeu des mots.

Cet aperçu des proverbes cambodgiens dégage plusieurs aspects d'une sagesse :

- **populaire**, en ce qu'elle exprime d'une manière directe et généralement concrète les observations et l'expérience communes, des notations locales, une truculence particulière et, aussi, en ce que sa morale « n'en est pas une », constatant dans un sourire les humaines turpitudes ;
- **élaborée**, parce qu'un certain nombre de ses maximes sont passées par le cerveau ou sous le stylet des lettrés, se sont intégrées aux *cpāp' ច្បាប់* (chbàp) ou textes sapientiaux et ont à leur tour fourni des modèles de nouvelles sentences du même ordre, visant à une moralité plus élevée ;
- **bouddhique**, enfin, dans la faible mesure où elle fait allusion à la Loi, à la sainte discipline, aux vertus canoniques mais surtout par une attitude générale de pensée, toute orientée vers la modération, la fuite des excès, la juste mesure, le respect de la tradition, le « chemin du milieu ».

Mais la sagesse, même « bouddhique », n'aborde dans les proverbes que les problèmes de l'existence actuelle : l'atteinte du *nirvāṇa* និរ្វាន, l'enchaînement de la vie, de la mort et de la renaissance, la rétribution née du *karma* កម្ម n'entrent pas dans l'univers proverbial, où seules importent les données d'une vie toujours présente.

²⁰ Être surnaturel, dans la mythologie indienne ; ogre, démon, dans le folklore cambodgien.

La Forme

Fond et forme sont si intimement liés dans les proverbes et dans une relation si étroite que, nous l'avons dit, le sens peut surgir d'un jeu de mots, le proverbe naître d'une rime. Inversement, le rythme de la sentence se mesure à son inspiration.

Les formes simples, constituées par une phrase unique, sont rares dans l'ensemble des proverbes cambodgiens : « Il ne faut pas heurter un œuf de poule avec une pierre », « Celui qui a bu est audacieux en paroles ». Mais la traduction française ne rend pas compte de ce qui donne à la maxime en langue khmère son caractère frappant. Dans le premier exemple, les mots se succèdent deux par deux, comme scandés à petits coups rapides : *bañ mān' kuṃ jal' niñ thma* ពនមាន'កុំដល់នីឆ្មថ្ម, « œuf/poule/il ne faut pas/frapper/avec/pierre » ; six mots, six syllabes. Dans le second exemple, l'assonance se joint au rythme pour faire de la phrase simple autre chose qu'une simple phrase... *phik srā klā samtī* ផឹកស្រាគ្នាសម្តី : « boire/alcool/audacieux/parole ». Les deux mots qui riment, *srā* et *klā* se trouvent côte à côte et la maxime est bâtie comme un chiasme sonore. De même, *rabiṣ tai phdai ch-aet* រើសដៃផ្ទៃផ្អែក : « remuantes/mains/ventre/rassasié/ ».

On pourrait multiplier les exemples. Il suffit de constater que le proverbe sous sa forme la plus simple, exprimé en une phrase unique, se distingue toujours d'une ordinaire séquence de mots, d'une commune proposition en prose. Il est composé selon des règles quasiment prosodiques. Le rythme est obtenu en groupant les mots d'une certaine manière et l'assonance presque toujours utilisée sous forme d'une rime intérieure.

Passant de la phrase unique à la double proposition, le proverbe devient sentence parallèle. Deux maximes se répondent, conséquence l'une de l'autre, ou explication de l'abstrait par le concret, ou associations juxtaposées : « Le refuge du savant est la science, celui du tigre est la forêt », « Le chien aboie et ne mord pas, le tonnerre gronde et il ne pleut pas » ; le parallélisme est la plupart du temps élémentaire, à la base de comparaisons qui ne découlent pas forcément les unes des autres. « Timide avec ton maître, tu ne t'instruis pas ; timide avec ta femme, tu n'as pas d'enfant » : ici, les deux parties de la comparaison ont un même point de départ, la timidité. Ailleurs, la sentence parallèle prend une allure antithétique : « Ils sont dix, le gâteau est trop cuit ; ils sont nombreux comme des fourmis, le gâteau est à moitié cru », « Riche, on ne l'est pas pendant trois générations ; pauvre, on ne l'est pas pendant trois existences ». Elle oppose le concret et l'abstrait : « On peut vivre dans une maison exigüe, on ne le peut pas avec une âme angoissée ». Ou encore, elle oppose les situations : « À la maison, on s'écarte de sa mère ; au cœur de la forêt, on ne fait qu'un avec elle », entraînant le jeu des sentiments contraires.

Ainsi, le proverbe composé de deux parties, généralement de longueur égale, est frappant grâce à plusieurs procédés :

- rigoureux parallélisme, analogies des situations et des sentiments, comparaisons qui s'imposent à la mémoire ;
- antithèses à partir d'un même point ou de points opposés, conflits du concret et de l'abstrait, conflits de bon et du mauvais, du beau et du laid.

Allitérations et assonances jouent dans toutes ces formules un rôle capital ; ainsi, *kuṃ khvoek tām khyal'tām ralak* កុំខ្លឹកតាមខ្យល់តាមរលក : « Ne pas être agité par le vent, ne

pas être remué par les vagues ». On trouve encore *go ge min uot uot tae go en* គោរកមិនអ្នក អ្នកតែគោរក, où voyelles et consonnes mènent une sorte de contrepoint, « Le bœuf d’autrui, on ne le vante pas, on vante seulement son propre bœuf » et, enfin, quelle formule plus marquée, à la fois par le son et la construction, que celle-ci : *khlā biñ brai brai biñ khlā* ខ្លាពឹងព្រៃ ព្រៃពឹងខ្លា, « Le tigre compte sur la forêt, la forêt compte sur le tigre ». Les mots se répondent trois par trois, symétriquement croisés, et l’antithèse coïncide avec un véritable jeu du langage.

Les groupes de trois ou quatre propositions ne sont que le développement ou le redoublement de tels procédés : « Trop de générosité nuit à la richesse, la perversité nuit aux sens, une femme trop jolie perd son mari, trop de mensonges finissent par vous perdre ». Mais les expressions proverbiales perdent en force ce qu’elles pensent gagner en accumulation. C’est pourquoi elles prennent alors la forme d’une strophe et deviennent de la poésie, obéissant aux règles complexes des rimes intérieures ainsi :

<i>svā min col pīem</i>	ស្វាមិនរចាលបៀម
<i>sīem min col kpuon</i>	សៀមមិនរចាលក្បួន
<i>yuon min col but</i>	យួនមិនរចាលពូត
<i>khmaer śut druḍ min col caecūv</i>	ខ្មែរស៊ីតទ្រុឌមិនរចាលចៃចូរ ។

« Les singes ne perdent pas l’habitude de garder les aliments dans leur bouche ; les Siamois ne séparent pas de leurs traités techniques ; les Vietnamiens n’abandonnent pas leur hypocrisie ; les Khmers—ceux qui sont mauvais—ne se lassent pas de cancaner ».

Les dictons ont fréquemment trois parties, associant non seulement des données comparables mais aussi des sonorités identiques, comme on le voit dans l’exemple suivant, *krapī snaeñ kaek, manuss bhnaek ek, kraboe kamput kanduy* ក្របី ស្មែរកែក មនុស្សកែកឯក ក្រពើកំបុតកន្ទុយ : « Buffle aux cornes divergentes, homme borgne, crocodile sans queue » ; les mots n’ont d’autres rapports entre eux que leur caractère anormal mais ce qui les rapproche de manière à les associer pour toujours dans les mémoires, ce sont le *snaeñ kaek* et le *bhnaek ek*, le *krapī* et le *kraboe*, le *kamput* et le *kanduy*.

Il faut enfin signaler que le calembour porte assez rarement sur le sens même des mots, comme cela se produit dans le proverbe suivant : « Tu viens emprunter, quand rendras-tu ? » qui veut dire en même temps : « Tu es vert, quand seras-tu mûr ? » mais, né bien plutôt de la sonorité ; ainsi, le dicton « Homme qui a le cœur de *Devadatta*²¹ et les paroles d’un *devatā*²² », donne lieu en cambodgien au jeu des syllabes *tevotat* ទេវទត្ត et *tevoda* ទេវតា qui justifient à elles seules l’antithèse des deux caractères.

Du vocabulaire, il y a peu à dire, sinon que c’est le vocabulaire courant de la langue parlée, avec une forte tendance au monosyllabisme. Quand il s’agit d’une véritable stance versifiée, généralement extraite d’un texte gnomique, apparaissent alors les mots sanskrits et pâlis, doublets savants du terme populaire, ainsi que des

²¹ Le traître du Bouddhisme, cousin du Bouddha.
²² *Devatā*, en sanskrit : divinité, dieu.

particules inusitées dans la langue moderne, telle que *nā sɿ*, « en ce que, dans » ou des formes pédantes et archaïques telles que *kum̐pī k̐v̐* pour *kum̐ k̐*, « Il ne faut pas ».

Si l'on voulait résumer en quelques lignes les traits dominants de la sagesse cambodgienne exprimée par les proverbes, les premières notions qui viendraient à l'esprit seraient celles de juste mesure et de respect de la tradition, mélange de méfiance paysanne et de résignation bouddhique. Puis, se souvenant plus précisément de tel sentence ou de telle adage, on serait frappé par la richesse en images concrètes de cette sagesse terrienne—flot d'images végétales, animales, références constantes à la pluie, au vent, au soleil, à la forêt, aux rizières, aux objets familiers, aux bêtes sauvages, au décor de tous les jours exprimés avec une verve parfois un peu grossière et, toujours, au bord du rire.

Enfin, si l'on oubliait le « fond » pour se rappeler uniquement les mots et les phrases, alors s'imposerait l'évidence que cette sagesse est musique ; non seulement poésie dûment rimée et rythmée, mais musique par la composition et par le jeu savant des sonorités. Ici, plus qu'ailleurs, « comparaison vaut raison » et « l'une des meilleures preuves est dans l'assonance » mais, plus encore, si l'on peut parodier un proverbe français, « l'air vaut la chanson » et la musique vaut l'éthique. Dans cette littérature se trouve réalisée une concordance particulièrement harmonieuse entre la pensée et le langage.

LE BOUDDHISME DANS LES CONTES THAÏ

Wanee POOPUT,
*Ancien maître de conférences de siamois
à l'INALCO de 1967 à 2003.*

La religion des Thaï, qui vivaient pour la plupart, il y a peu de temps, à la campagne, est le bouddhisme *Theravada* (เถรวาท). Celui-ci influence beaucoup leur pensée et leur mode de vie. Chacun y consacre, pendant toute sa vie, beaucoup de temps et d'argent. Le bouddhisme a influencé et influence encore l'art, la religion, la morale : son impact est si fort que les *Wat*, les monastères, semblent presque un second foyer. Les bouddhistes croient que, pour sauver leur âme, il leur faut accomplir des actes méritoires (*tham boun* - ทานบุญ) : de leur fréquence dépendra l'acquisition du degré de salut. Le mérite s'acquiert par l'aumône faite aux bonzes, par la libération d'oiseaux et de poissons capturés, par la pose de feuilles d'or sur les statues du Bouddha et par la contribution financière à la construction ou à l'entretien de ces lieux sacrés que sont les *Wat*.

Pour bien suivre la Loi, le bouddhiste thaï se doit d'être tolérant et indifférent, ce qui le conduit à s'intéresser plutôt à sa propre destinée qu'à celle des autres. Ainsi, la participation aux affaires officielles ou à des actes d'intérêt public peut-elle être considérée comme nuisible à sa propre élévation. Tous les bouddhistes sont libres d'adapter les préceptes bouddhiques à leur propre vie, ceci comme ils l'entendent. Mais la plupart d'entre eux connaissent les cinq préceptes, la Vie du Bouddha, les actes méritoires, les diverses traditions religieuses ainsi que ce qu'il convient de faire pour accéder au paradis et éviter de tomber dans l'enfer. De plus, accomplir des actes méritoires est l'occasion de rencontres entre habitants d'un même village ou d'une même communauté, rencontres joyeuses, amusantes et distrayantes.

Pour les Thaï, chaque action, chaque parole ou même chaque pensée peuvent avoir des conséquences dans cette vie ou dans les vies à venir. Les actions charitables faites sur cette terre des désirs permettront d'accéder au confort et à la richesse dans une autre vie, ou bien d'entrer au paradis, ainsi que va l'illustrer notre premier conte, *l'étoile des poussins*.

De la même manière, les bonnes actions – les *kam di* (กรรมดี) – contribuent au salut et au bonheur en cette vie et à la réincarnation dans une position élevée au ciel ou sur terre ; une autre façon de faire des actes méritoires consiste à faire des offrandes aux bonzes au *Wat*, les jours de fête – c'est ce à quoi fait allusion le conte suivant – *l'histoire de Rahu*.

À l'inverse, les mauvaises actions – les *kam chua* (กรรมชั่ว) – entraînent des conséquences malheureuses, telles que des réincarnations sous forme d'animal, ou un séjour en enfer, comme le montre la troisième histoire, celle de *Mitthawinthu*. Quant au quatrième conte que nous présenterons ici, l'histoire d'*Ongkhuliman*, il est bien, lui aussi, d'inspiration bouddhiste : cette religion enseigne en effet aux enfants de ne pas attenter à la vie et montre aussi comment le repentir peut faire accéder à la dignité de sage.

Pour le Bouddhisme, on peut toujours effacer les mauvaises actions, si atroces soient-elles, par de bonnes actions qui leur soient correspondantes en importance et ce sera là le thème de notre cinquième conte, l'histoire de *Phaya Kong* et de *Phaya Phan*.

L'enseignement de la morale bouddhique que les enfants reçoivent quotidiennement de leurs grands-parents nourrira ensuite l'inspiration de leur vie d'adulte. Comment s'étonner dès lors que la plupart des contes thaï en soient tout imprégnés ?

Les étoiles des poussins (*daw luk kai* (ดาวลูกไก่))

Il était une fois un couple de pauvres gens, gardiens du parc public, qui se trouvait à l'autre bout de la ville, bien loin des passants. Ces deux pauvres époux n'arrivaient pas à manger à leur faim. Un jour, le dieu Indra se déguisa en bonze, arriva devant leur maison et leur demanda à passer la nuit chez eux. Les deux époux se hâtèrent de chercher quoi offrir au bonze pour le réconforter avec ce qu'ils avaient. Cette nuit-là, ils décidèrent donc d'offrir au bonze ce qu'il leur restait pour le lendemain. La femme dit : « Nous avons une poule, nous allons la tuer pour faire un curry de poule. Quant aux six poussins, ils sont trop petits pour être mangés : ils n'ont guère de viande sur les os, laissons-les grandir d'abord ».

Pendant que le mari et la femme discutaient, la poule couvait ses petits sous les pilotis et entendait bien sûr leurs propos. Comprenant alors qu'elle allait sûrement mourir le lendemain matin, elle réveilla ses poussins et leur raconta ce qu'elle avait entendu puis leur enseigna comment se soigner puisque elle ne pourrait plus désormais assurer leur protection. Les six poussins, ayant écouté l'histoire, se mirent à pleurer et décidèrent de ne plus rester en vie : ils voulaient mourir avec leur mère.

Dès l'aube, la gardienne réveilla son mari afin qu'il aille chercher la poule. La femme entra alors en cuisine et râpa de la noix de coco afin de préparer ce qui était nécessaire pour la confection du curry de poule. Lorsque le mari, ayant tué la poule, commença à la griller sur le feu pour en enlever les dernières penne, le groupe de poussins se précipita dans les flammes afin de mourir avec leur mère.

Les deux époux, voyant cela, en furent émus. Ils furent alors incapables de toucher à ce plat de poulet. Ils offrirent donc au bonze le plat tout entier et ne gardèrent rien pour eux. Voyant la marmite pleine, le bonze demanda : « Comment se fait-il qu'aujourd'hui le plat soit si copieux ? Il ne l'était pas hier ». Les deux époux lui racontèrent l'histoire de la poule et de ses poussins. Le bonze écouta l'histoire avec admiration pour les sept volatiles. Dès son retour au paradis, il donna sa bénédiction afin que les deux époux deviennent des devāta (เทวดา) au paradis après leur mort. Le groupe de poussins et leur mère, la poule, furent transformés en étoiles apparaissant dans le ciel, une étoile mère entourée de six étoiles¹, afin que tout le monde puisse voir de manière éclatante l'amour unissant les petits à leur mère.

¹ Daw Luk Kai en thaï (ดาวลูกไก่).

L'histoire de Rahu (*ruang rahu* (เรื่องราหู))

Rahu avait un aspect très étrange parce qu'il était extrêmement grand, plus grand que toutes les créatures demeurant dans le paradis. Il mesurait 98.000 jô:t (โยชน์) de hauteur (1 jô:t = 16 km), la circonférence de sa tête était de 800 jô:t ; il avait des cornes larges de 1.200 jô:t séparées l'une de l'autre de 2 600 jô:t. Son front était de 3.000 jô:t, la longueur de son nez de 300 jô:t ; entre ses sourcils et ses yeux, on pouvait mesurer 90 jô:t. Du haut en bas de ses sourcils, il y avait 200 jô:t. Son œil était large de 200 jô:t, sa bouche de 200 jô:t également et profonde de 300 jô:t. La paume de sa main avait une largeur de 200 jô:t. Les poils de ses mains et de ses pieds étaient longs de 30 jô:t.

L'Asura² Rahu ressentait de la haine pour le Soleil et pour la Lune. Pendant la pleine lune, Rahu allait s'asseoir sur le sommet de la montagne Yukhonthorn³, résidence des divinités. Il attendait que le Soleil ou la Lune passe. Si le Soleil demeure dans le pavillon situé sur le chariot d'or, il est tiré par mille chevaux Sinthop⁴ (สินธพ) alors que si c'est la Lune, il n'y a que cinq cents chevaux. Quand le chariot est ainsi tiré, il flotte dans l'air et se rapproche du sommet du Yukhonthorn (ยุกลธพ). Alors, Rahu ouvre sa bouche large de 200 jô:t et essaie de faire disparaître le Soleil et la Lune ; parfois il les attrape entre ses dents ou bien sous son menton ou ses aisselles. De ce fait, le Soleil et la Lune sont tristes et sombres et ne resplendissent plus. Beaucoup de gens appellent cela une éclipse de soleil ou une éclipse de lune.

À l'époque où le Bouddha était encore en vie, le Soleil et la Lune étaient les enfants d'un dieu et ils se plaignirent au Bouddha. Ce dernier demanda alors à Rahu de les libérer. Rahu, ayant peur de lui, s'exécuta. Pourquoi Rahu détestait-t-il tant le Soleil et la lune ? Selon la version indienne, c'est parce que le Soleil et la Lune auraient été calomnieux. Ils auraient dénoncé Rahu à Vishnu qui lui coupa alors la tête. Mais, comme Rahu avait bu l'élixir d'immortalité, l'ambrosie des Indiens, il ne mourut pas et il garda la partie supérieure du corps. Quant à la partie inférieure de son corps, elle se transforma en un nouvel Asura, Ketu.

En Thaïlande, l'histoire racontée est différente et est devenue une légende populaire. Voici la raison pour laquelle le Soleil, la Lune et Rahu seraient de vieux ennemis. On raconte que, dans une vie antérieure, le Soleil et la Lune étaient deux sœurs et que Rahu était leur serviteur. Les deux maîtresses étaient très pieuses, allant continuellement au temple pour y faire des offrandes. Un jour, elles se fâchèrent contre leur serviteur parce que, par deux fois, il avait oublié d'apporter la grande cuillère⁵ qu'elles utilisaient pour verser le riz dans le bol à aumônes du bonze. Elles prirent alors cette grande cuillère et en frappèrent la tête de leur serviteur au milieu des gens qui étaient venus prier au temple. Celui-ci, malade et honteux de cette punition reçue devant tout le monde, plein de ressentiment contre ses maîtresses, fit un vœu : il souhaite que, dans une vie future, il puisse les rencontrer pour se venger, bien qu'elles aient acquis de grands mérites. Aussi, demanda-t-il d'avoir au moins un

² Asura, êtres connus dans la mythologie indienne pour leurs luttes contre les devāta, luttes que décrivent les textes. Ils sont vaincus. Certains d'entre eux soutiennent des combats singuliers, contre les grands dieux, Vishnu et Çiva. Leur aspect est terrifiant : crocs, yeux exorbités, etc.

³ La première chaîne de montagnes qui entoure le Méru s'appelle Yukhonthorn ; elle a la forme d'une muraille et s'élève à quarante deux mille lieues de la mer. Elle est à quatre vingt-quatre lieues de distance du Méru.

⁴ Chevaux Sinthop : chevaux de race pure, nés en Inde.

⁵ Thappi, en thaï (ทัพพี).

moment pour leur faire honte devant tous les hommes de la terre. Le vœu du serviteur fut accompli ; il alla renaître en tant que Rahu et les deux sœurs renaquirent comme le Soleil et la Lune, tournant en orbite dans le ciel. Rahu attendait donc le moment de laver sa honte. Quant au Soleil et à la Lune, bien qu'ils sachent par avance le moment où Rahu viendrait les persécuter et les rendre honteux face à toute la terre, ils ne pouvaient même pas se défendre, encore moins lui échapper. Quelques devāta, quelques hommes essayaient de les aider en frappant des gongs, des tambours, faisant le plus de bruit possible de façon à aider ces deux devāta à se libérer de Rahu, seul être capable d'effacer la lumière, bien qu'ils soient la Lune et le Soleil. Ce moment s'appelle l'éclipse de soleil et l'éclipse de lune. Ils ne pouvaient pas lui échapper, il leur fallait l'aide des autres thévada et des hommes qui marchent sur la terre. Jusqu'à nos jours, Rahu attend encore le moment d'agir pour se venger du Soleil et de la Lune, chaque fois qu'il en a l'occasion.

Selon une autre version thaï, au début le Soleil, la Lune et Rahu sont nés sous forme humaine, ils sont frères, le Soleil étant l'aîné, Rahu le cadet. Les trois frères étaient partis faire des offrandes aux bonzes. L'aîné fit des offrandes avec un bol d'or, le deuxième frère avec un bol d'argent alors que Rahu les fit avec un panier. Quand le frère aîné mourut, il se réincarna sous la forme du Soleil, avec un corps doré parce qu'il avait fait l'aumône avec un bol d'or. Le second se réincarna sous la forme de la Lune avec un corps de couleur argentée car il avait fait l'aumône avec un bol d'argent. Quant au plus jeune frère, il s'est réincarné sous la forme de Rahu avec un corps tout noir et avec une bouche très grande parce qu'il avait fait l'aumône avec un panier qui avait une grande ouverture, capable d'avaler le Soleil et la Lune. Rahu était malheureux et très jaloux que ses deux frères aient un corps plus beau que le sien. Alors, Rahu pensa se venger dès la première occasion : il avait l'intention d'avaler le Soleil et la Lune mais il ne réussit pas une seule fois parce que les gens le surveillent et frappent sur des gongs, des cloches et allument des pétards pour faire le plus de bruit possible. Comme Rahu ne peut pas supporter ce vacarme, il est obligé de laisser sortir le Soleil et la Lune. La science, elle, explique les éclipses par l'interposition de la terre entre le soleil et la lune, ajoutant que Rahu, dans ce conte, est le symbole de notre terre.

L'histoire de Mitthawinthu (*ruang mitthawinthu* (เรื่องมิตตวินท์))

Il était une fois un jeune homme qui s'appelait Mitthawinthu. Il était l'enfant espiègle d'une veuve riche et très pieuse. Il désirait partir en mer avec des marchands qui allaient s'embarquer sur une jonque chinoise ; mais sa mère le lui interdit formellement, ceci à cause de la force de son amour maternel. Il repoussa du pied sa mère qui lui barrait le passage, la renversa, puis s'enfuit et put s'embarquer pour se promener en mer, ceci au moment où sa mère rendait le dernier soupir. Cette mauvaise action qu'il avait accomplie à l'encontre de sa mère eut pour résultat de faire échouer le bateau. Il dut alors nager et aborda sur une île qui était la demeure d'un groupe de monstres de l'enfer⁶. C'est ainsi que, quand Mitthawinthu put aborder sur l'île, il

⁶ Ce sont les Petra, les revenants continuellement affamés parce qu'ils ont, disent les textes, la bouche aussi petite qu'un chas d'aiguille. Dans la légende de Phra Malai, les Petra auraient demandé au bonze qui rendait visite en enfer, d'intervenir auprès de leurs parents pour que ces derniers fassent des offrandes en leur faveur, afin qu'ils puissent momentanément calmer leur faim.

rencontra, par hasard, un monstre qui ayant lui-même déjà frappé ses parents, était tombé en enfer et qui, quand il put s'échapper de l'enfer, vint vivre en tant que monstre sur cette île. Sur sa tête se trouvait une roue qui tournait sans cesse, le blessant et faisant que son sang coulait continuellement. Il criait et gémissait à la fois, soulevant ses mains tremblantes à cause d'une douleur insupportable, ceci étant le résultat de la mauvaise action accomplie à l'encontre de ses propres parents. Mitthawinthu, à la place de la roue qui tournait sur la tête du monstre vit, au contraire, une fleur de lotus, comme créée par un artiste, ressemblant à une espèce d'ornement très joli, posé sur la tête de ce qu'il voyait comme une personne normale ; il prenait les gémissements pour une très agréable mélodie et les gestes de souffrance pour une sorte de danse très gaie. Il ne put résister à l'envie de demander au démon cette roue que lui-même prenait pour une fleur de lotus⁷ ; c'est ainsi que le monstre put savoir que « cette personne avait accompli un acte aussi mauvais que lui, ce qui créait en lui ce désir d'avoir la roue, mais qu'il échapperait aux conséquences de cette action plus tard ». Le monstre confia donc à Mitthawinthu la roue que ce dernier prend pour une fleur de lotus, puis disparut. Après cela, Mitthawinthu reçut la roue qu'il prenait pour un lotus en même temps que les souffrances de la personne qui lui avait donnée, jusqu'à ce que le résultat de sa mauvaise action soit effacé.

Dans le langage courant existe l'expression « *Hen Kong Chak Pen Dok Bua* (เห็นกงจักรเป็นดอกบัว) – prendre une roue pour une fleur de lotus ». Cette expression trouve son origine dans ce conte qui met en lumière le caractère quasi sacré des parents. Les respecter est une règle primordiale. On dit aussi que lorsqu'on se laisse aller à les frapper, la main coupable grandira jusqu'à prendre la taille d'une feuille de palmier...

Histoire d'Ongkhuliman (*ruang ongkhuliman* (เรื่ององค์ลีมาล))

Il est surprenant de constater que, parfois, le bon exemple peut se rencontrer chez les méchants. Tel est le cas d'Ongkhuliman. Les Thaï le connaissent bien, tant pour sa vie dans le monde des laïcs que pour sa vie religieuse. Né dans une famille honorable, connu et redouté en tant que brigand, il termina sa vie comme arahant⁸(อรหันต์). Voici comment :

Il était une fois, du temps où Pasenthikosala régnait à Sawathi, un brahmane astrologue qui officiait à la cour. Il eut un fils. Au moment de la naissance de l'enfant, d'étranges bruits survinrent. Les armes des guerriers se mirent à s'entrechoquer, produisant ainsi un terrible vacarme. Ce fut le moment où une planète malfaisante apparut dans le ciel. L'astrologue, en faisant l'horoscope de son fils, constata que celui-ci était né sous une mauvaise étoile. Le lendemain, il demanda au roi : « Sire, avez-vous bien dormi ? » Ce dernier répondit que non et s'inquiéta pour son trône. « N'ayez crainte, Seigneur. Les événements de cette nuit sont dus à la naissance de mon fils. Il sera brigand, hélas ! Aussi puis-je le supprimer dès maintenant si telle est votre volonté ». Touché par sa fidélité, le roi dit : « Mon maître, s'il n'est pas dange-

⁷ Prendre une roue pour une fleur de lotus ou *Hen Kong Chak Pen Dok Bua* (เห็นกงจักรเป็นดอกบัว), cette locution a son origine dans ce conte.

⁸ Arahant « Les respectables », nom donné aux premiers disciples du Bouddha et à tous ceux qui, sur le chemin de « l'Illumination » bouddhique, se sont libérés de la douleur.

reux pour le trône, qu'il vive ! D'ailleurs, il n'a encore rien fait de mal ». C'est ainsi qu'à l'âge d'un mois, suivant la tradition, le roi lui donna un nom, « Ahingsaka », « ne persécute pas autrui ».

Dans l'espoir de conjurer le mauvais sort, l'astrologue, nommé Khak Kha, éduqua lui-même son fils. Celui-ci se révéla extrêmement brillant. Plus tard, son père le confia au maître Thisamoksa de Takkasila⁹. Là, les étudiants devaient payer leurs études ou travailler « au pair » chez leur maître. Ahingsaka choisit le second moyen.

Le maître l'initia à la vie intellectuelle, aux arts et à la culture. Ahingsaka étudia aussitôt avec ardeur et succès et, comme il était aussi très aimé de son maître et de sa femme, il éveilla la jalousie de ses camarades qui imaginèrent un stratagème pour le faire disparaître de Takkasila. Ils se répartirent en trois groupes. L'un dit au maître qu'Ahingsaka voulait lui nuire. Il n'en crut rien. Le deuxième groupe répéta la même calomnie sans plus de résultat. Mais le troisième groupe se montra plus rusé et ajouta à cette accusation un adultère entre Ahingsaka et sa femme, ce qui le rendit fou de jalousie et fort méfiant vis-à-vis de la fidélité de son épouse. Il se résolut alors à faire tuer Ahingsaka. Il lui dit : « Comme tu es mon préféré, je m'engage à te donner une connaissance magique si tu parviens à tuer mille personnes ».

Jamais Ahingsaka n'avait songé à mal, néanmoins il accepta par respect pour son maître. Il quitta Takkasila et exécuta sa sombre tâche. Quand il tuait un homme, il lui coupait un doigt, l'enfilait sur une corde qu'il portait autour du cou. Il devint vite un grand chef de brigands. Il terrorisait les populations. Nul ne parvenait à le capturer et sa collection de doigts augmentait tant qu'on l'appela « Ongkhuliman », « celui qui a une guirlande de doigts ».

Les habitants de Sawathi, à bout, allèrent se plaindre auprès du roi Pasenthikosa. Ainsi, l'astrologue apprit-il l'existence d'Ongkhuliman et il comprit aussi qu'il s'agissait de son fils. Sa prédiction se réalisait bel et bien !

Sa femme le supplia d'aller chercher leur fils, mais il refusa, craignant pour sa vie. Mantani décida donc d'y aller elle-même. Au même moment, Ongkhuliman pensait à elle : il lui manquait un doigt pour faire le millier. Sa mère lui sembla la proie rêvée, car jamais elle ne le fuirait. Il pensa la tuer dès le lendemain matin. Or, cette nuit-là, le Bouddha méditait et, apprenant les intentions d'Ongkhuliman, s'avisa de l'en empêcher. Son intervention sauverait la mère mais aussi le fils. En effet, ce dernier pourrait se repentir et ne plus faire que de bonnes actions. Le lendemain, le Bouddha se mit en route. Il rencontra paysans et bergers qui l'implorèrent de ne pas aller plus loin. Il remercia et continua. C'est alors que surgit Ongkhuliman. Il tira des flèches de son arc sur le bonze mais elles ne l'atteignirent pas. Il dégaina son sabre et fondit sur le Bouddha or, plus il courait plus il s'en éloignait, il s'arrêtait alors se rapprochait-il de lui. « Arrête-toi bonze ! ordonna-t-il. « Je me suis déjà arrêté. Arrêtez-vous donc ! » Abasourdi, Ongkhuliman l'interrogea : « Tu es en train de marcher et tu dis que t'es déjà arrêté, tandis que moi qui ne marche plus, tu me dis de m'arrêter. Qu'est-ce que

⁹ Takkasila, en sanskrit : cité du Gandhara, toujours considérée dans les contes comme la capitale des arts et des sciences. La Taxila des Grecs (actuelle Taxila du Pakistan) représente un remarquable site archéologique. Cf. note de Solange THIERRY : « La Forêt dans la tradition khmère », *ASEMI*, vol.XIII, 1-4, Paris 1982, p.127.

cela signifie ? ». « Ah ! Ongkhuliman, je me suis arrêté de persécuter toute vie. Vous n'avez pas encore arrêté ».

Ongkhuliman¹⁰ n'était devenu mauvais que par obéissance à son maître. En réfléchissant à ces paroles, il se repentit. Il laissa tomber ses armes et se prosterna devant le Bouddha qu'il avait reconnu. « Vos sages paroles m'ont éclairé et je réalise que j'ai commis de très mauvaises actions. Je vais abandonner cette vie, m'accepteriez-vous comme disciple ? ». C'est ainsi qu'Ongkhuliman passa par la cérémonie d'ordination dans le Wat Chetuvanaram à Sawathi.

Pendant ce temps, le roi Pasenthikosala s'apprêtait à partir en forêt pour le capturer. Avant son départ, il consulta le Bouddha. Celui-ci, le voyant ainsi préparé, lui en demanda la raison. « Un certain Ongkhuliman décime mon peuple, aussi dois-je le supprimer » répondit le roi. Le Bouddha annonça alors : « Et si ce brigand était devenu moine, que feriez-vous, Sire ? » « Je lui offrirais les quatre éléments importants pour la vie¹¹ et lui accorderais ma protection. Mais lui, un être aussi vil, comment aurait-il pu se changer en bonze ? » À ces mots, le Bouddha montra un bonze « Voici Ongkhuliman ». Le roi s'élança alors vers lui et demanda « Etes-vous Ongkhuliman ? » « Oui ». « Et vos parents, de quelles familles sont-ils issus ? » « Mon père est un Khak Kha et ma mère une Mantani ». À cette nouvelle, le roi voulut offrir les quatre éléments importants à Ongkhuliman, le fils de son astrologue. Celui-ci refusa : « Je suis bonze mendiant et possède les trois pièces de vêtements¹² les plus nécessaires, je ne désire rien d'autre ». Le roi loua le Bouddha « C'est extraordinaire que vous soyez arrivé à apaiser un homme tel qu'Ongkhuliman ».

Depuis, Ongkhuliman mena une vie paisible, appliquant rigoureusement les préceptes de Bouddha. Un matin, une femme enceinte qui attendait pour offrir leur nourriture aux bonzes fut prise de peur quand elle reconnut Ongkhuliman. Elle se mit à courir et tomba. Pris de pitié, le bonze récita le Khatha Yatohang¹³ pour elle. L'instant suivant, la femme mettait sans peine son enfant au monde. On raconte que, depuis ce jour-là, le Khatha Yatohang est devenu très sacré. Poursuivant son chemin, Ongkhuliman fut enfin délivré par ce que lui apporta le Bouddha : il devint Arahant.

L'histoire de Phaya Kong et Phaya Phan (*ruang Phaya Kong Phaya Phan* (เรื่องพญากงพญาพาน))

Il était une fois un roi nommé Sikarat. Il gouvernait la ville de Srivijaya. À sa mort, son fils Phaya Kong lui succéda. La femme de Phaya Kong mit au monde un garçon. L'astrologue prédit que cet enfant aurait des mérites (*Bun*) mais commettrait un parricide. Phaya Kong ordonna donc que l'on abandonnât l'enfant. Ainsi, on le déposa près de la maison de la vieille Phrom pour qu'elle le recueille. Comme elle avait déjà de nombreux petits enfants, elle le confia à la grand-mère Hom qui, elle,

¹⁰ Le mot « Mala » ou Mal se termine par « l » ; en thaï, on prononce le final « l » comme « n », c'est pourquoi on écrit Ongkhuliman.

¹¹ Les quatre éléments importants pour la vie sont la nourriture, le vêtement, le remède et l'abri.

¹² Tricivara : ensemble de trois pièces de vêtements constituant le costume de bonze : antaravasaka, sangkati, uttarasanga.

¹³ Le Khatha « Yatohang » คาถายะโตหัง est cité dans le livre intitulé : *Ruang Nam Manatsa Puchaniya Lae Chom Khong Di*, par Phra Maha Phonie Wongsachan, Wat Anongkharam, Bangkok, 1970, 37 p.

n'en avait pas. On raconte que la grand-mère Hom éleva l'enfant jusqu'à ce qu'il soit grand, puis elle le laissa partir pour Sukhothai.

Or, quand l'éléphant du roi de Sukhothai se mettait en colère, personne ne pouvait en venir à bout. Cet enfant royal, lui, y parvint. Il attrapa les défenses de l'animal et les fit toucher terre. Les autres, alors, purent le maîtriser. Ils annoncèrent cela au roi qui désira connaître l'enfant, savoir d'où il venait. Comme le garçon lui dit ignorer qui était sa famille, le roi décida de l'adopter. Un jour qu'il consultait son astrologue, il apprit que cet enfant était doté de pouvoirs et qu'il gouvernerait dans les provinces du Sud. Le roi lui ordonna alors d'aller au village de Cet Samien où avaient réunis près de 40.000 guerriers. Il les amena à Ban Lao, le village de la grand-mère Hom puis alla s'établir à Pa Daeng. Là, il demanda à Phaya Kong de sortir de la ville pour le combattre en duel à l'éléphant.

On raconte aussi que ce garçon fut le fils adoptif de Phaya Rajaburi. Celui-ci vint, comme chaque année, pour offrir des fleurs d'or et d'argent à Phaya Kong. Son fils adoptif s'en étonna et demanda : « Si on ne lui en apportait pas, que se passerait-il ? » « Sans cela, il nous prendrait pour des rebelles et enverrait son armée contre nous » répondit Phaya Rajaburi. Ils décidèrent ensuite de ne pas donner ces marques de vassalité et, comme prévu, Phaya Kong leva son armée. Après qu'il eut approché ses soldats d'environ 400 mètres de la ville et que des camps solides eurent été établis, Phaya Kong envoya une lettre à Phaya Rajaburi le sommant de sortir de la ville sous peine d'attaque. Phaya Rajaburi consulta son fils adoptif, qu'il avait désigné comme chef de l'armée. Le garçon demanda à se battre en duel à l'éléphant avec l'ennemi. Phaya Rajaburi prépara alors un éléphant mâle. Phaya Kong perdit. Le garçon lui coupa la tête. Ce lieu est désormais appelé « La rue coupée » (*thanon khat* (ถนนขาด)). Les vainqueurs s'installèrent dans la ville défaite. Le garçon envisagea de prendre la femme de Phaya Kong, c'est-à-dire sa propre mère, pour épouse.

Les divinités intervinrent en envoyant une chatte mettre bas en travers de l'escalier du palais royal. Le garçon passa par dessus l'animal. Les chatons dirent alors à leur mère : « comme il voit que nous sommes des animaux, il peut nous enjamber ». La mère répondit : « Que dire alors de nous, nous sommes seulement des animaux, mais sa vraie mère, lui, il va la prendre pour épouse ». Le garçon s'étonne de ce qu'il entend. « Si cette femme est ma vraie mère, que du lait coule de ses seins ! » Son vœu se réalisa dans l'instant qui suivit. Il but alors le lait puis sa mère lui raconta son histoire. Il fut très fâché contre la grand-mère Hom de lui avoir caché son origine. Il décida de la tuer. Il alla chez elle. Celle-ci, avant de mourir, dansa et se moqua de lui. Son cadavre fut dévoré par les vautours. C'est pourquoi on appelle ce lieu « l'endroit où la vieille qui dansait servit de proie aux vautours » ; on appelle sa maison « le monticule de la grand-mère Hom » (ดอนยายหอม).

Quant à Phaya Phan, ou le garçon, on peut l'interpréter son nom comme : « être méchant¹⁴ » ou « prince au plateau¹⁵ ». Une fois sur le trône de Srivijaya, le remords d'avoir commis ces deux crimes l'envahit. En 569, à la saison des pluies, Phaya Phan

¹⁴ Le mot *Pha:n*, en thaï, écrit avec la finale « l », prononcée « n », signifie « être méchant, pervers, chercher à faire tort à quelqu'un ».

¹⁵ Le mot *pha:n*, en thaï, écrit avec la finale « n », signifie « plateau avec pied, vase en cuivre ou d'un autre métal pour déposer des objets. On raconte qu'à sa naissance, après qu'on l'eût mis sur un plateau d'or à pied, son visage se blessa au contact de l'objet, d'où son nom de « prince au plateau ».

rassembla alors des bonzes-arahant et leur dit : « Je suis coupable de parricide. De quel mérite puis-je m'acquitter pour être soulagé ? » Les bonzes furent unanimes : « Construisez un Cetiya d'une hauteur égale au vol de la colombe et peu à peu vous serez libéré de votre mauvaise action ». Phaya Phan ordonna la construction de ce Cetiya. Les divinités frappèrent trois coups sur un gong béni qui résonna jusqu'au soir ; puis elles le déposèrent sous le siège où s'endormit le Bouddha¹⁶. À la fin des travaux, une fête de sept jours et sept nuits fut célébrée. À cette occasion, Phaya Phan offrit un terrain et des esclaves aux familles de bonzes et il y avait là 555 familles. Puis, avec son armée il alla jusqu'à Lamphun¹⁷ où il demeura trois ans à prier les reliques de Bouddha. Quand il s'en retourna dans le Sud, il distribua or et argent à la volée en guise d'aumône. De Lamphun à Lampang, et ainsi jusqu'à Nakhon Chaisri, son périple dura neuf ans.

La dynastie se perpétua bien au-delà de la mort de Phaya Phan. Un jour, le roi de Hongsawadi, fort désireux de posséder le fameux gong qui résonnait jusqu'au soir, partit avec son armée pour le déterrer. Le gong tomba et fit s'écrouler le Cetiya. Regrettant son geste, le roi s'efforça d'expier sa faute en érigeant une tour sur le Cetiya d'origine, à laquelle il ajouta un nouveau Cetiya qui est aujourd'hui le Phra Pathom Cetiya, monument élevé destiné à abriter des reliques. Il est, en quelque sorte, une représentation de toute la doctrine bouddhique originelle.

Une tradition veut que, dès que l'on a l'occasion, on aille vénérer ce Cetiya à Nakhon Pathom. Ce lieu est toujours très vénéré de nos jours encore : c'est un lieu de pèlerinage très fréquenté.

CONCLUSION

Les cinq contes que nous venons de présenter ici brièvement sont, le lecteur l'aura compris, d'origines différentes : certains proviennent directement du vieux fond indien et sont parvenus en Asie du Sud-Est en même temps que le Bouddhisme lui-même, tandis que d'autres ne sont sans doute que des histoires autochtones qui ont été en quelque sorte revisitées pour servir à l'édification des fidèles : l'utilisation de légendes ou de croyances antérieures à l'arrivée de telle ou telle religion dans une région du monde est de l'ordre de l'habituel ; il suffit de voir comment, en Europe occidentale, des lieux autrefois dédiés aux dieux gallo-romains, par exemple, ont été en quelque sorte appropriés par le Christianisme. Si nous regardons ces contes, nous nous rendons compte que tous portent la même pensée bouddhique—de base, certes—mais qui est ce que chaque Thaï aujourd'hui connaît des règles de vie qu'il convient de mettre en pratique :

Celui qui fait le bien reçoit du bien.
Celui qui fait le mal reçoit du mal.

ใครทำดีได้ดี (Khrāi tham di dai di)
ใครทำชั่วได้ชั่ว (Khrāi tham chua dai chua)

¹⁶ Selon la tradition bouddhique, le Bouddha aurait parcouru le Siam et aurait pris quelque repos à l'emplacement actuel du Cetiya.

¹⁷ Lamphun se situe à 620 km au nord de Bangkok.

Si nous nous intéressons à la pratique religieuse des Thaï, le Bouddhisme au quotidien n'est évidemment pas une charge trop lourde : c'est tout au plus, pourrions-nous dire, une morale édictant des règles pratiques de vie, avec un arrière-fond d'espérance quasi-religieuse : nous serions bien entendu en droit de nous demander jusqu'à quel point cet ensemble de croyances a quelque chose à voir avec l'enseignement du Bouddha : celui-ci a toujours refusé, rappelons-le, de donner quelque explication sur l'origine de l'Homme et sur ce qu'il devrait advenir de lui après sa mort : le Maître ne s'est intéressé qu'à ce qui appartient à cette vie, expliquant que tout acte a une conséquence ou un effet : aucune parole n'a jamais parlé d'un au-delà hypothétique. On pourrait en fait résumer l'enseignement de ces divers contes populaires basés, comme nous l'avons dit précédemment, sur la compréhension d'inspiration bouddhique qu'en ont les Thaï, en rappelant ici une strophe extraite d'une des œuvres les plus connues de la littérature classique siamoise :

Tout en ce monde n'est qu'impermanence.
Il n'est que le péché et le mérite qui soient réels.
Ce sont comme des ombres qui nous suivent constamment.
Seuls péché ou mérite font de nous ce que nous sommes.

ใดใดในโลกล้วน	อนิจจัง
คงแต่บาปบุญยัง	เที่ยงแท้
คือเงาติดตัวตรึง	ตรึงแน่น
ตามแต่บาปบุญแล	ก่อเกื้อรักษา

(Lilit Phra Lo – ลิลิตพระลอ)

**LES OCCIDENTAUX ET LA NAVIGATION SUR LE
MOYEN MÉKONG**

Pierre-Bernard LAFONT,
*Directeur de recherche honoraire
à l'EPHE.*

Le fleuve Mékong, qui s'allonge entre 33° et 9°30' de latitude nord sur 4200 kms, prend sa source dans la province de Qinghai (Chine) et se jette, à l'extrême sud du Vietnam, dans la mer de Chine Méridionale. Son cours supérieur, long de 1900 kms, dont le débit dépend de la fonte des neiges du Tibet et du Yunnan septentrional, traverse une des régions les plus accidentées de Chine et coule avec une pente de 1/400 entre des barrières rocheuses, ce qui explique que sur toute cette longueur il ait plutôt l'aspect d'un torrent de montagne que d'un fleuve. Son cours moyen est beaucoup plus calme, bien qu'entre le sud Yunnan et l'extrême ouest de la plaine de Vientiane (Laos) il fasse encore figure de fleuve de montagne du fait de sa pente relativement forte puisqu'elle est 1/4000. Ce n'est qu'ensuite, entre Vientiane et la frontière du Cambodge qu'il devient véritablement un grand fleuve, bien qu'il alterne des biefs paisibles aisément navigables et des zones de rapides et de chutes qui le conduisent sur 1000 Kms de 158 m d'altitude à 5m70. Enfin, son cours inférieur qui va de Kratié (Cambodge) à la mer, présente tous les caractères d'un fleuve maritime et est sur ces 700 Kms, accessible sans aménagements aux navires de haute mer qui peuvent même remonter jusqu'au Grand Lac par son affluent-défluent le Tonlé Sap ¹.

Si la partie basse du Mékong est très fréquentée et cela depuis longtemps, même par les navigateurs hauturiers—les navires marchands se rendants au Fou Nan l'empruntaient au V^e siècle ² et la flotte de guerre du Champa l'utilisa en 1177 pour aller attaquer et détruire Angkor ³—, son cours au nord de Kratié n'a jamais joué un rôle de lien entre les parties septentrionale, centrale et méridionale de son bassin. Cela, parce qu'il est coupé par des rapides et des chutes qui, de la frontière lao-cambodgienne—c'est-à-dire depuis les chutes de Khône—jusqu'au sud du Yunnan, le tronçonnent, le scindent en biefs et empêchent toute navigation continue entre ses parties haute, moyenne et basse. Cela explique qu'avant l'arrivée des Européens, les peuples riverains n'aient jamais considéré le moyen Mékong comme une grande artère de circulation. On naviguait à l'intérieur de chaque bief, mais jamais de l'un à l'autre. Il n'est qu'à lire les récits des voyageurs occidentaux écrits entre le XVI^e et la fin du XIX^e siècle pour s'en convaincre. Et lors des invasions et des déplacements d'armées en campagne entre le nord et le sud, on sait par les chroniques et les annales que celles-ci n'empruntaient pas le Mékong—considéré comme peu navigable—mais les pistes qui doubleraient son cours.

L'existence du Mékong est connue depuis longtemps des Occidentaux, qui lui ont jadis donné divers noms. Alors que les Tay le nomment *Mé nam khong* et les khmers *Tonlé Thom*, les Portugais l'ont appelé, au XVI^e siècle, *Fleuve du Cambodge* ou *Cambodge*—noms que l'on retrouve au XIX^e siècle sur la carte de F. Garnier qui porte

¹ Pour un aperçu sur les pays traversés par le Mékong, voir : *Initiation à la péninsule indochinoise*, Paris, L'Harmattan, 1996.

² L. MALLERET, *L'archéologie du delta du Mékong*, Paris (Public. EFEO) 1959-1963 (7 Vol.).

³ G. COEDES, *Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris (De Boccard) 1964, p. 300 ; M. GITEAU, *Histoire d'Angkor*, Paris (P.U.F.-Que Sais-je) 1974, pp. 72-74.

Cambodge ou *Nam Khong*—puis au XVII^e siècle : *Mecon* et *Meccon*⁴. Le Hollandais Van Wuysthoff le désigne par *Fleuve lao*⁵, mais il semble bien être le seul à employer cette appellation. Enfin quelques rares explorateurs l'ont crédité de son nom chinois, *Lancanjiang*—ou simplement *Lancang*—qui est toujours utilisé en R.P. de Chine.

Le bas Mékong fut sillonné dès avant 1555 par des marchands portugais qui commerçaient au Cambodge⁶. Et à partir de cette date par des missionnaires de cette nation qui, comme le dominicain Gaspard da Cruz, voyageaient entre la mer de Chine Méridionale et la capitale khmère. Le moyen Mékong, par contre, semble avoir été très rarement fréquenté par les Européens et beaucoup plus tardivement. En effet, ce n'est qu'en 1597 que des documents font pour la première fois état d'une navigation sur la partie du fleuve située entre Vientiane au Laos et Srei Santhor, alors capitale du Cambodge, lorsque le Portugais Diogo Veloso et l'Espagnol Blas Ruiz raccompagnèrent le roi khmer Paramarājā V (Cau Bañā Tan') dans son pays⁷. Il faudra ensuite attendre 1641 pour voir à nouveau des Occidentaux—des marchands hollandais—effectuer ce voyage. Puis, on devra encore patienter plus de deux siècles avant qu'un autre groupe d'Européens, des Français cette fois, ne remonte le moyen et le haut fleuve⁸.

Si l'hydrographie du bas Mékong, c'est-à-dire de la partie du fleuve qui arrose les actuels sud Vietnam et Cambodge a été connue des Européens peu après leur arrivée en Asie du Sud-Est—car la navigation n'y présente aucune difficulté jusqu'à la hauteur de Kratié—ils restèrent par contre très longtemps mal informés sur son cours moyennement auquel on n'accède qu'en franchissant les chutes de Khône qui ont entre 10 mètres de haut à l'ouest et 17 mètres à l'est et totalement ignorants de ce que pouvait être son cours supérieur, qui va du nord de Chiang Sen (c'est-à-dire de la jonction des frontières de la Thaïlande, du Myanmar, et du Laos) à sa source. Cela est si vrai que pendant les XVI^e et XVII^e siècles, la croyance universelle—y compris dans la région—était « que le Mékong traversait le Pégou [Birmanie] et y avait une embouchure »⁹. Et même dans la deuxième partie du XIX^e siècle les étrangers ne connaissaient vraiment le cours du fleuve que jusqu'aux rapides de Sambor.

« Au-delà, nous n'avons que des renseignements vagues et contradictoires fournis par les indigènes, et quelques fragments de relations incomplètes et fort anciennes. Au-dessous de Luang Prabang... nous en savons moins encore »¹⁰.

Or au moment où ils commencèrent à s'installer en Indochine, les Français cherchèrent à mettre en place un réseau de voies de communications. Comme le pays était dépourvu de route, ils pensèrent tout naturellement à faire du Mékong une grande artère fluviale. Ils y pensèrent d'autant plus que, depuis le milieu du XIX^e siècle

⁴ B-P. GROSLIER, *Angkor et le Cambodge au XVI^e siècle d'après les sources portugaises et espagnoles*, Paris (Presses Universitaires de France) 1958, pp. 145, et 76-78.

⁵ J-C. LEJOSNE, *Le journal de voyage de G. Van Wuysthoff et de ses assistants au Laos (1641 - 1642)*, Bruxelles (Thanh Long) 1986, page 96.

⁶ B-P. GROSLIER, *op. cit.*, p.28.

⁷ MAK PHOEUN, *Histoire du Cambodge de la fin du XVI^e siècle au début du XVII^e*, Paris (Publication EFEO) 1995, pp.78-82.

⁸ F. GARNIER, *Voyage d'exploration en Indochine effectué pendant les années 1866-1867 et 1868 par une commission française présidée par le capitaine de frégate Doudart de Lagrée*, Paris (Hachette) 1873.

⁹ *Op. cit.*, p. 252.

¹⁰ *Op. cit.*, pp.15-18.

cle, la Chine semblait apte à être colonisée et que chacun des pays européens désirait s'en réserver la meilleure part, c'est-à-dire la région du Yangtze (Changjiang). La Russie, qui avait déjà une frontière commune avec la Chine en Sibérie Orientale, préparait son expansion vers le sud alors que la Grande Bretagne envisageait d'atteindre le Yangtze par le Myanmar et que la France avait un programme de pénétration vers ce dernier fleuve par le Yunnan. Les hautes vallées du Salween, du Mékong et du Yangtze étant très proches, Anglais et Français avaient pensé établir des liaisons avec le Yangtze les uns par le Salween et les autres par le Mékong. Et c'est pour ouvrir cette voie de pénétration vers le Yunnan et « unir commercialement la vallée supérieure du Mékong [c'est-à-dire la Chine du sud] au Cambodge ou à la Cochinchine » que fut organisée la mission d'exploration DOUDART DE LAGRÉE-Francis GARNIER, qui fut chargée de remonter le Mékong afin de dresser la carte de son cours et d'établir un rapport sur sa navigabilité.

En haut lieu, cette navigabilité ne faisait de doute pour personne puisque le gouverneur de la Cochinchine, DE LA GRANDIÈRE, notait dans ses instructions à DOUDART DE LAGRÉE :

« Jusqu'à Luang Prabang, vous ne rencontrerez sans doute aucun obstacle sérieux »¹¹.

Il faut dire à sa décharge qu'en 1865, lorsque ses instructions furent données à cette expédition, on ignorait encore le contenu du journal qu'avait tenu le hollandais Gerrit VAN WUYSTHOFF lorsqu'il s'était rendu par pirogue de Phnom Penh à Vientiane en 1641 et de Vientiane au Cambodge en 1642. Si on l'avait connu, les sphères dirigeantes auraient sans doute été moins optimistes quant aux possibilités de navigation sur le moyen Mékong. Ce marchand y fait en effet état, au jour le jour, de tous les obstacles naturels qu'il a rencontrés sur cette partie du fleuve où on ne peut s'aventurer, note-t-il, qu'en prenant à son bord des pilotes connaissant parfaitement la portion de trajet que l'on emprunte. Ceci, afin d'éviter que du fait d'erreurs de manœuvres, le courant n'emporte les embarcations et qu'après être parties à la dérive elles n'aillent s'écraser ou se casser en deux plus en aval¹², car le fleuve « est parsemé de blocs de pierre, de hauts fonds et de rochers juste immergés ou affleurant »¹³ « qui provoquent des tourbillons terribles, si bien qu'on perd le contrôle des embarcations et qu'en arrivant... là où les berges sont plus hautes et ne sont jamais inondées, les eaux en trop doivent bien s'écouler tant bien que mal et, dans ces conditions, la perte des barques et des équipages est inévitable ».¹⁴ Il note aussi qu'en plusieurs endroits le cours du fleuve est coupé par des chutes et qu'ailleurs, les rives « sont si abruptes et les rochers si nombreux que la passe est impraticable »,¹⁵ ce qui contraint à décharger les embarcations et à transporter leur changement à dos d'hommes de l'autre côté des rapides.

Le contenu du journal de G. VAN WUYSTHOFF devait deux siècles plus tard, être confirmé par DOUDART DE LAGRÉE. Cinq mois seulement après le départ de la

¹¹ *Ibid.*

¹² J-C. LEJOSNE, *Op. cit.*, p. 114.

¹³ *Op. cit.*, p. 118.

¹⁴ *Op. cit.*, p. 122.

¹⁵ *Op. cit.*, p. 107.

mission qu'il commandait, et alors que celle ne se trouvait encore que le moyen fleuve, il écrit dans un rapport au Gouverneur de la Cochinchine :

« Je n'hésite pas à conclure qu'il faut considérer Somboc-Sombor, ou un point situé à dizaine de milles au-dessus, comme l'extrême limite de la navigation à vapeur »¹⁶.

Ce que devait à nouveau confirmer F. GARNIER dans son récit de l'expédition :

« Aux cataractes [de Khône] s'arrête forcément, à moins de travaux gigantesques, toute navigation continue sur le Mékong...De Khong à Bassac et même jusqu'à l'embouchure du Se Moun, le fleuve est facilement navigable. Mais au-delà, se présente une série de rapides qui rendent excessivement problématique la possibilité de prolonger la navigation, sans une interruption nouvelle »¹⁷.

En montrant que tout le cours du Mékong n'était au nord du 14^{ème} parallèle, qu'une suite de biefs séparés par des barrières rocheuses, biefs alternant les faibles et les fortes pentes, les eaux calmes et les zones difficilement ou pas navigables¹⁸, la mission DOUDART DE LAGRÉE-Francis GARNIER détruisit le mythe du Mékong voie de pénétration vers la Chine du sud. Cela explique que les autorités se soient alors désintéressées du fleuve.

Il fallut l'apparition d'une rivalité politique entre la France et le Siam dans les régions riveraines du moyen Mékong pour que Paris s'intéresse à nouveau à ce dernier. Ce ne fut plus cette fois dans le cadre d'un grand dessein économique, mais pour une question d'intérêts locaux. En effet, afin de stopper la mainmise de Bangkok sur les petits royaumes de la rive gauche du fleuve, la France décida d'affirmer sa présence sur le Mékong en y envoyant des chaloupes-canonnières. Et c'est ainsi qu'entre 1890 et 1900 une série de prouesses furent réalisées, à grands frais, pour y amener de petites unités fluviales construites spécialement pour cette navigation et transportées de France en pièces détachées. Malgré cela, ces petits patrouilleurs allaient se trouver pratiquement prisonniers des rapides et enfermés dans leurs biefs. Et lorsqu'ils chercheront à en partir, ils risqueront sans cesse de sombrer, comme la chaloupe-canonnière « La Grandière » qui, en voulant quitter la partie septentrionale du moyen Mékong pour se rendre au sud de Luang Prabang, fut prise dans les tourbillons du rapide Keng Luong et coula par 70 m de fond le 15 juillet 1910. Ce qui démontra une fois de plus que le Mékong n'était pas navigable d'un bief à l'autre sans de coûteux aménagements, comme l'avaient déjà noté DOUDART DE LAGRÉE et Francis GARNIER.

Mais certains, en France, continuaient à attribuer au Mékong un intérêt stratégique et à penser qu'il pouvait d'une part permettre de « désenclaver » le Laos, et d'autre part être une voie commerciale pour drainer l'économie de ses régions riveraines vers les ports français de Saïgon et de Phnom Penh. Aussi entreprit-on d'apporter des améliorations à la navigation sur ce fleuve. Les travaux portèrent d'abord sur l'aménagement des biefs. On détruisit les rochers les plus dangereux pour les

¹⁶ DOUDART DE LAGRÉE. Rapport du 18 décembre 1866 au Gouverneur de la Cochinchine. ANOM d'Aix en Provence.

¹⁷ F. GARNIER, *Op. cit.*, p. 225.

¹⁸ « Le Mékong n'est pas un fleuve continu, mais une série de fleuves » a écrit G. Gayet in *Bulletin de la société des Études Indochinoises* XXIV-2(1949),p. 87.

bateaux, on effectua des dragages et on posa des balises. Mais on ne put supprimer la barrière rocheuse qui, à la frontière lao-cambodgienne, est à l'origine des chutes de Khône. Aussi pour améliorer les transbordements on l'équipa d'un pont de 160 m de long et d'une voie ferrée de 7 kms (Tout cela a été laissé à l'abandon dès l'indépendance du Laos et subit les attaques de la forêt et des intempéries depuis plus de 50 ans). On ne put pas non plus bien aménager les 150 kms de rapides étagés qui s'échelonnent entre Khémarat et Pak Mun, en raison des crues annuelles qui y atteignent entre 18 et 20 m de haut¹⁹. Ces travaux qui concernèrent presque exclusivement la partie du fleuve bordant le Laos – la navigation au sud des chutes de Khône ne présentant pratiquement pas de difficulté – coûtèrent une petite fortune²⁰ pour peu de résultats puisque, malgré la construction de bateaux spéciaux à tirant d'eau de moins d'un mètre, il fallait en 1932, pour aller de Khône sud à Luang Prabang, effectuer quatre transbordements.

Les traités signés en 1925 et 1926 par la France et le Siam ayant enlevé au Mékong son intérêt stratégique, et la preuve ayant été administrée que ce fleuve ne constituait pas la bonne voie d'accès à la mer permettant de désenclaver le Laos, les autorités françaises décidèrent d'assurer prioritairement désormais le développement économique de ce protectorat en traçant des routes. D'une part transversales afin de relier le bassin du moyen Mékong à la côte du centre Vietnam, qui en plusieurs endroits se trouve à moins de 200 kms, et d'autre part nord-sud afin de joindre Luang Prabang à Saïgon en passant par Vientiane, Savannakhet, Paksé et Phnom Penh, c'est-à-dire en suivant le grand fleuve.

De la seconde partie du XIX^e siècle au premier tiers du XX^e, toutes les études et toutes les tentatives pour transformer le Mékong en une grande voie de navigation ont donc montré que ce fleuve ne pourrait constituer une voie commerciale continue qu'au prix de travaux beaucoup trop importants et coûteux comparés aux avantages que l'on pouvait en attendre. C'est ce qui conduisit le Siam tout d'abord, puis vers les années 1930 la France, à opter pour d'autres modes de transports et à ne plus considérer le Mékong que comme une artère comme les autres.

Or voilà qu'à partir des années 55 l'O.N.U., par l'intermédiaire d'un de ses organismes spécialisés l'ECAFE (Commission économique pour l'Asie et l'Extrême-Orient), décida de prendre en mains le développement économique du « bassin inférieur du Mékong ». Pour ce faire, cette commission – qui en 1974 devait changer son nom en Commission économique et sociale pour l'Asie et le Pacifique (ESCAP) – créa en 1957 un « Comité du Mékong ». Ce comité associait, avec droit de vote, le Cambodge, le Laos, la Thaïlande et le sud-Vietnam à ses travaux préparatoires au développement des « énormes possibilités de ce fleuve en matière d'énergie électrique, d'irrigation et de navigation »²¹. Pour réaliser ce programme, l'ECAFE préconisa la création de barrages hydroélectriques sur le fleuve ainsi que sur certains de ses affluents coulant en territoire lao, thaï, khmer et vietnamien ; le projet ne prenant en compte que ces quatre pays et ne s'intéressant pas aux 1600 kms de fleuve qui arrosent la R.P. de Chine ni aux 280 kms qui coulent le long du territoire du

¹⁹ A. POUYANNE, *Les Travaux publics en Indochine*, Paris 1926, p. 23.

²⁰ Une vingtaine de millions de piastres entre 1900 et 1930.

²¹ *Preliminary Report on Technical Problems Relating to Flood Control and Water Resources Development on the Mekong, an International River*. Flood/8/REVI, 10 Août 1952, p. 9.

Myanmar. Le projet échafaudé prévoyait que ces barrages, du fait de leur production énergétique, permettraient la création d'une industrie dans tout le bassin²², amélioreraient et développeraient la production agricole grâce aux possibilités d'irrigation, enfin faciliteraient la navigation sur le Mékong. En effet, pour les planificateurs de l'O.N.U., la construction de barrages-réservoirs en aval des rapides et des chutes créerait des retenues qui submergeraient ces obstacles, ce qui permettrait aux navires—en franchissant les barrages par des écluses ou des canaux latéraux—de remonter le fleuve jusqu'à Luang Prabang et d'accaparer l'essentiel des transports du bassin inférieur du Mékong.

Cinq sites furent retenus pour barrer le cours du fleuve : Pamong, Kemarat, Khône, Sambor et le Tonlé Sap. On devait y construire des barrages « dans les vingt années à venir », « à condition de disposer des capitaux et de la main d'œuvre nécessaire » précise le *Rapport* du 22 février 1957. En fait, il s'agissait d'une rêverie car dans la région les capitaux faisaient défaut et les investissements en provenance de l'étranger ne trouvaient pas, du fait des guerres, des conditions d'accueil favorables. D'autre part, les pays drainés par le moyen et le bas Mékong étaient trop peu peuplés pour que l'on puisse espérer développer son bassin, dans l'immédiat²³.

Enfin, comme l'a très justement noté A. VAN RIET, chargé en 1958 d'une mission d'étude par les Nations Unies, le Vietnam, le Cambodge et la Thaïlande n'étaient « pas convaincus que l'aménagement du Mékong en voie navigable au nord de leurs frontières constituerait un apport direct à leur économie »²⁴. Il ne faut donc pas s'étonner si, après quinze années de dépenses importantes pour des résultats bien modestes, le *Plan indicatif du bassin* de 1970 a abandonné l'idée d'un aménagement du Mékong pour en faire dans l'immédiat « une grande artère pour le transport des marchandises ». Ce nouveau plan, qui rompait avec les projets précédents qui ne recherchaient que le spectaculaire, a développé une conception plus réaliste des choses en rejetant l'idée d'une domestication du fleuve et en préconisant des travaux beaucoup plus modestes—balisage, dragage, protection des berges, aménagement des installations portuaires—ne visant qu'à faire du Mékong le « maillon d'un réseau intégré groupant différents modes de transport »²⁵.

Et c'est ainsi qu'après près de quarante ans de déclarations d'intention et d'études, la navigation sur le moyen Mékong reste pratiquement identique à ce qu'elle était dans les années 50. L'essentiel du commerce de ce bassin continue à emprunter les mêmes voies de circulation que par le passé, c'est-à-dire, celles—routes et rails—qui à travers la Thaïlande et le Vietnam relient les principaux biefs du moyen fleuve aux

²² Il faudra attendre 1970 et les *Rapports sur le Plan indicatif du bassin* pour qu'on conditionne la création d'industries dans le bassin à une éventuelle « découverte » de gisements de matières premières dans la région (page IV-41).

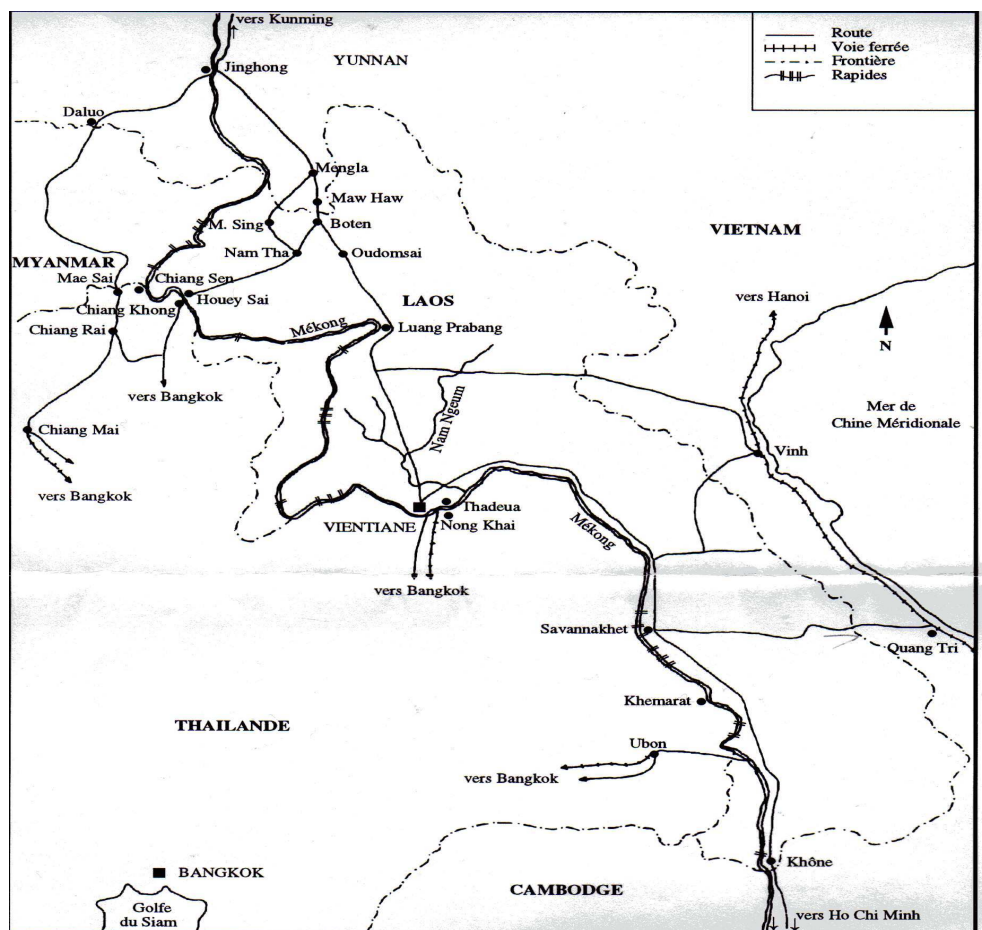
²³ La densité moyenne est de 55 habitants par km², mais elle est très inégalement répartie. On ne compte en effet que 18 individus par km² au Laos, mais 200 au sud-ouest du Vietnam (ce qui explique qu'entre 1880 et 1930 les Français aient pu développer la partie vietnamienne du bassin où furent créés par irrigation et par dragage, 1.700.000 hectares de rizières).

²⁴ A. VAN RIET. *Développement de la navigation intérieure du Mékong*. New York – Rapport à l'intention du comité du Mékong -, 30 janvier 1959, p. 3.

²⁵ *Rapports sur le Plan indicatif du bassin*, Bangkok (Comité pour la coordination des études sur le bassin inférieur du Mékong) 1970, p.II-27.

Quarante ans plus tard, on a adopté une politique pratiquement identique à celle préconisée par les Siamois et par les Français dans les années 30.

ports du golfe du Siam et de la mer de Chine Méridionale qui borde la côte du centre Vietnam.



Cette situation ne semble pas devoir changer de sitôt.

Tout d'abord, parce que personne n'imagine plus de régulariser cette partie du cours du Mékong en appliquant le projet insensé proposé par les Nations Unies en 1957. Cela est si vrai que les seuls barrages qui ont été construits dans le bassin du moyen fleuve l'ont été non pas sur le Mékong mais sur ses affluents : avant 1975 sur la Nam Ngeum, après cette date sur la Nam Donc, la Sélabam, la Séset, la Nam Theum et le Houey Ho ²⁶.

D'autre part, parce que l'accord signé à Chiang Rai (nord Thaïlande) le 5 avril 1995 par le Cambodge, le Laos, la Thaïlande et le Vietnam—accord qui remplace le « Comité du Mékong » fondé en 1957, par une « Commission du Mékong » (M.R.C.)—ne porte plus que sur une coopération relativement limitée entre ces quatre pays. Il vise en effet, d'abord et surtout, à éviter un détournement sauvage d'une partie ou de la totalité des eaux du Mékong ou d'un de ses affluents par un des pays signataires. Et il s'intéresse peu à la navigabilité du grand fleuve.

²⁶ Il en serait de même pour le grand barrage controversé « Nam Theum 2 », pour lequel la Banque Mondiale s'implique à nouveau depuis 2004.

Enfin, parce que la Thaïlande qui dans cette région est le compétiteur le plus sérieux en termes de commerce et d'investissement, privilégie la voie de terre pour ses échanges. Elle la privilégie parce qu'après plusieurs expériences chinoises, la navigation marchande entre Jinghong—chef-lieu des Xishuangbanna Dai situé sur le haut Mékong—et Houey Sai—petit port fluvial lao qui fait face au port fluvial thaïlandais de Chiang Khong—s'est révélée n'être *économiquement* rentable que pendant la période des hautes eaux.

Actuellement, la Thaïlande effectue ses échanges avec le Yunnan à partir de Chiang Rai, dont la Chambre de Commerce est particulièrement dynamique. Et le Yunnan réalise les siens avec la Thaïlande à partir de Kunming ou encore de Jinghong. Deux voies routières relient ces centres commerciaux entre eux ainsi qu'à Bangkok²⁷. La première passe par le Myanmar mais elle est peu utilisée. En effet, malgré les programmes d'infrastructure, les 250 kms de route qui traversent le Myanmar entre Mae Sai (Thaïlande) et Daluo (Chine)²⁸ ne sont pas en très bon état. D'autre part, ils passent par une région où règne parfois une certaine insécurité. La seconde voie traverse le Laos. Elle passe par Mengla et Maw Haw (Chine)-Boten (Laos) et Houey Sai. Mais elle est pour le moment handicapée par le franchissement du Mékong entre Houey Sai (Laos) et Chiang Khong (Thaïlande) qui ne s'effectue qu'avec les barges. Cette voie prend cependant une importance économique de plus en plus grande du fait d'un développement des échanges qui ne cesse de croître entre la Thaïlande et le Yunnan. Aussi l'idée de faire sauter ce goulet d'étranglement qu'est le Mékong en construisant un pont international entre les deux ports fluviaux a vu se multiplier le nombre de ses adeptes. Mais la crise financière qui a frappé l'Asie orientale en 1997 a bloqué la réalisation de tous les projets de quelque importance.

Après l'inauguration en 1995 d'un « pont de l'amitié » qui enjambe le Mékong entre Nongkhai—qui est relié à Bangkok par route et par rail—et Thadeua-Thanaleng (Laos), qui est situé à une vingtaine de kilomètres de Vientiane, le centre Laos est désormais désenclavé. D'autre part, bien que le pont qui a été prévu entre Mukdahan (Thaïlande) et Savannakhet (Laos), ne soit toujours pas construit, la partie inférieure du moyen Mékong a perdu son intérêt comme voie commerciale. En effet, la construction par le Vietnam, à Cua-viêt près de Quang-tri, d'un port moderne relié à Savannakhet par l'ancienne route coloniale remise en état ainsi qu'à la future « Asian Highway » et comprenant une zone franche lao-vietnamienne, est un nouvel attrait pour le commerce du sud Laos et devrait le détourner définitivement du moyen Mékong. Comme en est détourné le commerce de la partie méridionale de provinces « Nord-Est » de la Thaïlande qui s'effectue maintenant en totalité par la voie ferrée et les routes qui relient Ubon à Bangkok.

Ainsi, après avoir suscité bien des espoirs pendant plus d'un siècle, la navigabilité du moyen Mékong n'est plus aujourd'hui une priorité pour les milieux internationaux ni pour les pays riverains.

²⁷ Kunming est reliée à Jinghong ainsi qu'à la frontière du Myanmar et la frontière lao par de bonnes routes bitumées à deux voies. Bangkok est reliée à Chiang Mai par chemin de fer et autoroute, puis à Chiang Rai et de là à la frontière du Myanmar ainsi qu'au Mékong sur sa partie qui forme frontière avec le Laos—en particulier à Chiang Khong—par des routes à quatre ou deux voies.

²⁸ Kunming est reliée à Daluo par une route d'une longueur de 800 kms. Bangkok est reliée à Mae Sai par une route longue, elle aussi de 800 kms.

CONSIDÉRATIONS SUR L'HISTOIRE DES PEUPLES ET DES CULTURES DE L'ASIE DU SUD-EST CONTINENTALE

Pierre Lucien LAMANT,
Professeur émérite
à l'INALCO.

Je limiterai mon propos aux territoires qui s'étendent du Myanmar au Viêt Nam et de la frontière de la Chine méridionale jusqu'à la péninsule de Malaisie. Ces territoires constituent cette zone que l'Anglais John Leyden en 1808 et le Danois Conrad Malte-Brun en 1813 désignèrent sous le vocable d'*Indo-Chine*, mettant en évidence son originalité géographique, humaine et culturelle. Le trait d'union a disparu à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, mais l'originalité demeure. Certes les influences chinoises et indiennes sont indéniables, cependant les populations, leur histoire et leurs cultures offrent des caractéristiques qui leur sont propres et elles sont riches.

I- Problèmes de méthodologie

A- Les méfaits de l'eurocentrisme

John LEYDEN et Conrad MALTE-BRUN avaient pressenti les spécificités de la péninsule indochinoise sans avoir le temps et les moyens de creuser le sujet. Après eux, la connaissance scientifique du passé des civilisations indochinoises s'est améliorée essentiellement par l'action de voyageurs et de chercheurs européens. Cette particularité a eu des effets néfastes. Au XIX^e siècle, la prédominance matérielle et économique de l'Europe fait d'elle le symbole de la Civilisation et provoque chez certains savants un complexe de supériorité. De même que pendant longtemps on appela érosion normale, celle des régions tempérées, parce que la science géographique moderne est née dans ces parages, de même on considéra que les schémas évolutifs construits d'après l'Histoire du monde méditerranéo-européen constituaient un fonds solide de référence sur lequel il était indispensable de s'appuyer pour comprendre et expliquer le reste du Monde. Au fond, l'Europe, très fière d'elle-même, s'érigait en modèle qu'il était souhaitable d'imiter et d'assimiler.

D'où deux conséquences principales : d'abord la volonté de retrouver partout les étapes chronologiques de l'Histoire européenne ; ensuite la tendance à expliquer l'évolution des civilisations en partant d'influences, sinon toutes européennes, mais au moins indo-européennes, ce qui était annexer un peu vite un monde complexe à un seul de ses aspects.

Heureusement certains chercheurs pensèrent, dès la fin du XIX^e siècle, qu'il était préférable d'étudier et d'essayer de comprendre et d'expliquer ces civilisations et leur évolution en elles-mêmes, ce qui permettait de mieux dégager d'éventuelles originalités. Il est évident aujourd'hui que la première méthode, eurocentrique, est définitivement condamnée et que seule la seconde peut apporter un enrichissement de la connaissance et faciliter les progrès de la recherche.

B- Problèmes de chronologie

On a l'habitude de diviser l'Histoire des Hommes en tranches pour faciliter son étude et surtout son enseignement. Malheureusement, là encore, les schémas du Monde occidental n'ont pas valeur de référence universelle.

Ainsi pour la Préhistoire. Elle a duré plus longtemps en Indochine qu'en Europe. La distinction entre pierre taillée, pierre polie et métaux est incertaine. La pierre taillée a duré jusqu'à l'apparition de l'Histoire, c'est-à-dire de l'écriture. Le polissage n'a jamais été dominant. La connaissance et l'usage de la métallurgie sont tardifs et la prédominance de celle-ci s'installe très lentement au cours d'une Protohistoire qui couvre la période de l'Antiquité européo-méditerranéenne jusqu'au V^e ou VI^e siècle après J-C. Que penser des auteurs, justement oubliés, du XIX^e siècle qui parlèrent de période médiévale pour celle d'Angkor au Cambodge et dans les pays voisins, alors qu'il n'y a jamais eu d'Antiquité dans le sens où nous l'entendons en Occident ?

De même le mouvement des grandes découvertes maritimes aux XV^e et XVI^e siècles, phénomène essentiellement européen, ne touche l'Asie du Sud-Est continentale que tardivement et superficiellement. La Révolution de 1789 et la Première Guerre mondiale ne représentent pratiquement rien pour ces contrées. Seule la Seconde Guerre mondiale et ses prolongements génèrent un parallélisme évident, étant donné le rôle joué par l'Europe et les États-Unis sur tous les terrains du conflit. Par contre, en Asie du Sud-Est continentale, le XIII^e siècle est marqué par une série de crises et de ruptures aux conséquences durables, liées au grand mouvement perturbateur que sont les invasions mongoles.

Certes, l'universalisation de l'Histoire rapproche Occident et Orient dès le XIX^e siècle avec l'impérialisme colonial et, après 1945 et la fin du conflit mondial, avec la décolonisation, le retour des indépendances et la création d'États nouveaux.

Il apparaît donc nettement qu'il faut élaborer une chronologie propre à l'Histoire de l'Asie du Sud-Est continentale et s'y référer en toutes occasions.

C- Problèmes de civilisation

On s'est très tôt interrogé sur l'origine des progrès techniques pendant la préhistoire et la protohistoire. Longtemps l'idée dominante a été que toute nouveauté et toute amélioration sensible avaient pour point de départ l'Europe et le Moyen-Orient et qu'elles avaient transité par l'Asie centrale pour atteindre la Chine et l'Asie du Sud-Est.

Ce concept se rattache aux théories dominantes concernant le peuplement du monde. On connaît l'hypothèse brillante et séduisante d'Yves COPPENS : le genre *Homo* est apparu en Afrique où il a évolué avant de se répandre sur tous les continents. On retrouve peut-être là l'influence persistante et inconsciente du récit biblique d'Adam et Ève, le couple originel unique pour le monde judéo-chrétien. Certes les vestiges humains retrouvés à travers le Monde semblent plaider en faveur de cette assertion. Mais il faudrait tenir compte des conditions de fossilisation et de conservation des ossements. L'Afrique orientale présente des conditions géologiques et climatiques idéales pour préserver les fossiles. Cependant la découverte récente, en 2004, dans l'île de Florès, en Indonésie, d'un crâne de femme montre que 18.000 ans environ avant le temps présent coexistait une variété d'*Homo erectus* à caractères

spécifiques avec l'*Homo sapiens*. C'est une trace de survivance, avec évolution locale, d'une espèce archaïque.

On se pose alors la question : et si l'hominisation était apparue en plusieurs points du monde terrestre ?

Pour revenir aux techniques, le décalage chronologique entre leur apparition sur les différents continents n'est pas une preuve suffisante d'une origine unique. La composition des bronzes grecs, chinois et sudestasiatiques n'est pas la même. Origine locale ou adaptation aux conditions régionales d'obtention des matières premières ? Le problème est loin d'être résolu et nous réserve encore d'abondants débats.

On a également beaucoup exagéré l'influence des contacts avec la civilisation européenne. Les premières relations avérées se situent aux XV^e et XVI^e siècles. Il y a eu des courants commerciaux dans l'Antiquité et au Moyen Âge, mais nous ne savons que peu de chose : quelques noms, quelques faits. La réalité a peut-être été plus riche, mais les conséquences, l'influence sur les cultures locales sont infimes. Les sociétés de l'Asie du Sud-Est continentale continuent de vivre à leur rythme au moins jusqu'au début du XIX^e siècle.

C'est aussi une erreur de ne considérer que les domaines techniques : commerce, artisanat. Il est vrai que la documentation locale ancienne ne nous aide pas. Les sources révèlent une histoire aristocratique et sacerdotale qui laisse dans l'ombre les réalités quotidiennes et la vie des masses populaires.

Il est rigoureusement indispensable d'étudier ces sociétés et ces civilisations pour elles-mêmes : définir leurs caractères, déterminer les stades et les rythmes de leur évolution en fonction de critères propres à ces régions.

L'Europe et l'Occident ne doivent intervenir que comme un phénomène extérieur et qui l'a toujours été, même pendant la grande période coloniale. La civilisation européenne n'a été qu'un placage imposé aux sociétés locales qui ont subi cette influence. En dehors du cadre administratif, économique et technique, le retour à l'indépendance a montré le réveil et la survivance des traditions fondamentales de ces peuples.

II- Les peuples

A- Bref tableau géographique

Si l'Asie du Sud-Est dans son ensemble se distingue par un remarquable morcellement du relief, sa partie continentale est plus massive et s'organise selon des directions Nord-Sud : chaînes de montagnes élevées, surtout dans le Nord, séparées par des systèmes de plateaux d'altitude variable, vallées souvent encaissées accueillant des fleuves puissants qui se terminent par des deltas plus ou moins vastes parce que les mers bordières ne dépassent guère 50 à 60 mètres de profondeur. Donc un relief complexe et accidenté, couvert au stade naturel par une végétation où dominant la forêt dense et la jungle. Cependant il ne faut pas se laisser abuser par cette impression de luxuriance. En dehors des alluvions des deltas et des basses vallées et de quelques épanchements volcaniques, les terrains sont de valeur médiocre : roches cristallines, grès, mélanges argilo-sableux, tout cela peu fertile.

À l'opposé de cette diversité, qui n'est pas toujours un bienfait, on constate une grande unité climatique, conditionnée par le phénomène de la mousson, c'est-à-dire une alternance dans la direction des vents dominants. De juin à octobre/novembre, les vents sont orientés SW-NE : c'est la saison des pluies. De novembre à mai, le courant devient NE-SW et apporte la sécheresse. Bien évidemment la réalité locale est beaucoup plus complexe.

Toutes ces données morphologiques, hydrologiques et climatiques influencent considérablement la vie humaine. Le relief morcelé et accidenté favorise l'isolement des populations, l'émiettement politique et a fragilisé les grands empires historiques. L'inégale valeur des sols favorise les peuples qui contrôlent les meilleures terres. La chaleur humide a développé une véritable civilisation du végétal, mais aussi une grande insalubrité. La saison des pluies provoque des inondations fertilisantes, mais perturbe les systèmes de communication. Nous sommes donc devant une nature difficile et les peuples ont dû s'y adapter. Longtemps on a pensé que les populations de l'intérieur, les moins évoluées, avaient été refoulées par des envahisseurs audacieux. Aujourd'hui on estime plutôt que certains groupes humains sont descendus des hauteurs vers les plaines où ils ont progressé au contact de civilisations extérieures plus riches.

B- Rapide survol historique

Les peuples de cette région ont une histoire très ancienne, très riche et très mouvementée. Il me faut être bref, cohérent et ne pas oublier l'essentiel.

Je commencerai par le Viêt Nam, pays le plus peuplé. L'origine du peuple viêt est très controversée. Ses lointains ancêtres ont probablement vécu dans les régions au sud du fleuve Yang-Tseu en Chine et ont migré pour échapper aux Han, créateurs de la civilisation chinoise, venus du nord. Ils sont déjà dans les deltas du Nord de la péninsule, en gros le Tonkin, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Les petits royaumes successifs ont subi la domination chinoise entre 111 avant J-C. et 939 après J-C. Il y eut des révoltes, mais sans succès. Redevenus indépendants, les Viêts sont restés marqués par certains apports politiques, administratifs, sociaux et culturels chinois. Méfiants, ils n'ont jamais cessé de détester, mais aussi d'admirer la Chine.

Le peuple viêt a très tôt révélé un dynamisme démographique considérable, qui le conduit à partir du X^e siècle et du retour de l'indépendance à progresser vers le sud assimilant et surtout éliminant les populations locales : ainsi le belliqueux Champa qui disparaît au XV^e siècle, puis les provinces khmères du delta du Mékong. C'est le *nam tiến*, la marche vers le Sud, qui a façonné le territoire du Viêt Nam. Ce dynamisme ne ralentit pas. Le Viêt Nam de 1939, coupé en trois morceaux (Tonkin, Annam, Cochinchine) avait moins de 23 millions d'habitants. De 1945 à 1975, le pays n'a cessé de faire la guerre dans des conditions souvent atroces et sans oublier les règlements de comptes. Aujourd'hui, la population dépasse les 76 millions, ce qui est un cas unique.

Par ailleurs l'histoire intérieure du pays a été très agitée : révoltes fréquentes, bref retour de la domination chinoise au début du XV^e siècle, coupure en deux de 1620 à

1802, persécutions religieuses contre les chrétiens dès le XVII^e siècle, ce qui a servi de prétexte à l'intervention française.

J'en viens au Cambodge. Les premiers royaumes historiques sont mal connus. Le Funan, du I^{er} au VI^e siècle après J-C., fut une confédération de principautés maritimes. Ensuite le Zhenla, VI^e-VIII^e siècles, s'est étendu vers l'intérieur, puis a éclaté en une poussière de petites royautés rivales sur lesquelles on sait peu de choses. Ce qui est important, c'est au IX^e siècle la fondation de la ville de Yaçodharapura ou Angkor, qui devient la capitale d'un empire à l'histoire agitée, car nous sommes dans une région où les querelles de succession et celles des factions sont terribles. Mêlant les épisodes glorieux et les catastrophes, l'empire d'Angkor a réussi à dominer la moitié de la péninsule indochinoise et a créé une civilisation dont les vestiges monumentaux et épigraphiques font encore l'admiration du monde. L'empire s'effondre au XV^e siècle, ouvrant une période de décadence, mal présentée dans les manuels. On parle d'un Cambodge affaibli, assailli par des voisins voraces, les Siamois et les Vietnamiens. On oublie de dire qu'il y a eu trahison de la classe dirigeante. Le pays était déchiré par les conflits entre princes et dignitaires et, à chaque crise, le clan vaincu faisait appel soit aux Siamois, soit aux Vietnamiens—quand les deux n'interviennent pas en même temps. D'où des invasions désastreuses et des pertes de provinces.

Le Cambodge rétrécit. Au milieu du XIX^e siècle, vassal à la fois du Siam et du Viêt Nam, il était à terme condamné à mort. S'il n'a pas disparu, c'est parce que la France s'y est installée. On sait la suite.

Le Laos n'est vraiment une entité politique que depuis le XIV^e siècle. Sa superficie était plus étendue, puisqu'il englobait les régions actuelles du Nord-Est de la Thaïlande. Après une première période qui ne manque pas de brillant, là aussi, les troubles dynastiques, les querelles de succession font qu'au XVIII^e siècle le pays éclate en trois, sinon quatre morceaux et est menacé par les Siamois et les Vietnamiens. Cette dispute s'arrête en 1893 avec l'intervention un peu musclée de la France, puisqu'elle lance un ultimatum et braque l'artillerie de ses canonnières sur le palais royal de Bangkok.

Que dire de la Thaïlande ? À l'origine le pays était occupé par des populations diverses, notamment les Môngs, qui constituèrent des royaumes assez mal connus. Les Thaï, dont les ancêtres sont originaires de la Chine centrale, se sont infiltrés vers le sud dans des temps très anciens. Ils appartiennent à une famille ethnolinguistique dont nous retrouvons aujourd'hui des éléments dans le Nord du Viêt Nam, en Chine du Sud-Ouest, au Laos, en Thaïlande et au Myanmar. Ceux qui nous intéressent, les Thaï Syam, se sont mêlés aux populations de la région thaïlandaise. Au XIII^e siècle, ils se libèrent de la domination khmère. De petits royaumes belliqueux et conquérants se constituent : celui de Sukhothai disparaît au XV^e siècle ; celui du Lan Na subsiste jusqu'au XVI^e. En 1350, est fondé le royaume d'Ayutthaya qui dure jusqu'en 1767. Royaume puissant, qui a connu des rois de grande qualité, il est lui aussi déchiré par les révoltes de dignitaires, les querelles de succession et des guerres interminables avec ses voisins : Cambodge, Lan Na, Myanmar. Ces dernières s'échelonnent sur deux siècles et demi et causent la destruction du royaume. Après un épisode guerrier et glorieux, en 1782, est fondé le royaume de Bangkok avec la dynastie Chakri toujours régnante.

Les nouveaux souverains reconstituent rapidement la puissance siamoise, mais en gardant les traditions anciennes. Or le XIX^e siècle voit croître les ambitions européennes, qui veulent imposer la liberté du commerce et l'économie de marché. Le roi Mongkut (Rama IV, 1851-1868), cultivé et clairvoyant, ouvrit non sans difficultés le pays à l'économie monétaire et utilisa pour sa modernisation des experts occidentaux. L'expérience continuée par son fils, Chulalongkorn (Rama V, 1868-1910), ne fut pas exempte de conséquences fâcheuses. Certes le pays s'ouvre au monde moderne avec des nuances et, jouant de la rivalité anglo-française, échappe à la colonisation, mais il perd environ 50% de son patrimoine territorial : une partie du Laos, l'Ouest du Cambodge et les sultanats malais. Sa liberté d'action était sérieusement réduite.

Le Myanmar, l'ancienne Birmanie, du nom des anciens Birmans ou Mranma, est un pays particulier, très accidenté, où la circulation est difficile. Sa population n'a jamais été homogène. Il y a de vieux peuples comme les Pyu, les Karen, les Chin, les Kachin, etc., dont les origines sont mal connues et qui constituent des minorités ethniques inassimilées et inassimilables, d'où de multiples troubles. Les Birmans sont arrivés au VIII^e siècle venant du nord, sans doute pour échapper à des poussées chinoises. Dès le XI^e siècle, se forme le puissant royaume de Pagan, du nom de sa capitale. Il prétendait soumettre toutes les populations depuis la frontière de Chine jusqu'à la mer. Son histoire est une longue suite de révoltes et de désintégrations, dominée par l'hostilité farouche qui opposait les Mranma du Centre et du Nord et les Mòns du Sud. Il y eut quand même des périodes éclatantes aux XI^e, XVI^e et XVIII^e siècles. Mais de 1286 à 1531 s'étalent plus de deux siècles d'anarchie.

Reste la Malaisie, cette extrémité de péninsule au relief complexe et au climat équatorial, chaud et humide toute l'année. La forêt est dense et les sols médiocres en dehors des alluvions de plaines côtières étroites. Le peuplement, très ancien, n'a laissé que des groupes minuscules. Ce qui compte, ce sont les migrations malaises, en deux vagues venues de l'Est, vers 2000 avant J-C. et au début de l'ère chrétienne, composées de populations déjà métissées et de niveau technologique très différent.

Au début de l'ère chrétienne, quand la civilisation indienne s'implante en Asie du Sud-Est, se constituent de petits royaumes, mal connus, comme le Langkasuka, qui jouèrent un rôle important dans le commerce par bateaux. À partir du VIII^e siècle, ils subirent l'influence d'empires maritimes sumatranais, javanais et même indiens : Srî Vijaya, Chola, Mojopahit. Au XV^e siècle, le prince de Malacca devient musulman. Ce port est désormais réputé pour son commerce et son action en faveur de l'expansion de l'Islâm. Peu à peu la péninsule est partagée entre des sultanats qui font du commerce, exploitent la forêt et déjà des richesses minières comme l'étain : le Kedah, le Perak, le Trengganu, Pahang, Johore et Patani.

C- Les rencontres avec l'Occident

Il serait plus sage de parler des Occidentaux, qui n'ont pas agi en même temps et de la même façon.

Dans une première période que j'appellerai « mercantiliste », terme simplificateur, il s'agissait du commerce de produits de grande valeur rapportant de gros bénéfices. De la fin du XV^e siècle à la fin du XVIII^e, c'est la grande chasse aux épices et autres produits à forte plus-value. Mais cette intervention européenne ne bouleverse pas

l'économie locale. Les Européens sont peu nombreux, les navires aussi et de faible tonnage. Sauf cas isolés, il n'y a pas de colonisation.

Les Portugais ouvrirent la voie. En 1498, ils arrivent à Calicut après un siècle d'effort. Ils contrôlent l'Océan Indien et créent un empire qui va de l'Afrique orientale aux Moluques, mais qui ne comprend que quelques comptoirs fortifiés comme Goa ou Malacca, prise en 1511, et des traités de commerce. L'application de ces traités conduit souvent à des méthodes brutales, d'autant plus que les concurrents sont musulmans, donc honnis. Parallèlement les Portugais se répandent : marchands, aventuriers, mercenaires formant des gardes royales. Certains ont fait souche en épousant des femmes autochtones.

Les Espagnols, attirés aussi par les épices des Moluques, les abandonnent vite aux Portugais (traité de Saragosse, 1525) et se concentrent sur les Philippines. Les Anglais, venus très tard à la grande navigation océanique, fondent en décembre 1600 la Compagnie des Indes orientales, compagnie à monopole dont les débuts sont modestes, mais elle se rattrape au XVIII^e siècle. Les Néerlandais créent en mars 1602 leur propre Compagnie des Indes, la VOC, qui est un véritable État dans l'État, pratique un commerce musclé, multiplie les comptoirs et dès 1650 s'empare de territoires aux Moluques et à Java. La France, toujours en retard, crée plusieurs compagnies successives qui ont toutes fait faillite. En 1685-1688, elle tente une pénétration au Siam pour des raisons religieuses, commerciales et politiques, qui échoue.

Cette expansion commerciale s'accompagne d'un mouvement d'évangélisation dont les résultats, à part le Viêt Nam et les Philippines, sont très faibles.

La seconde phase de l'action occidentale est la période de l'impérialisme colonial. Elle s'annonce dès l'extrême fin du XVIII^e siècle grâce aux Anglais qui sont alors la première puissance mondiale par leur économie industrielle, leur monnaie et leur marine qui domine les mers. En 1786, ils occupent l'île de Pulo Pinang (île du Prince de Galles), pratiquement déserte, la peuplent et créent un port franc. En 1795, ils prennent Malacca aux Néerlandais, qui l'avaient conquise en 1643 sur les Portugais. En 1819, ils fondent Singapour, qui devient vite le premier port de la région. Ils s'infiltrèrent dans les sultanats malais au grand désespoir du Siam. Aucune région ne les laisse indifférents et ils commencent l'occupation de territoires.

Les Néerlandais, éliminés de la péninsule, se concentrent sur l'Indonésie, comme les Espagnols sur les Philippines. Les Portugais sont un peu partout, mais à titre individuel. D'autres Européens font du commerce. Même les Américains du Nord, à la fin du XVIII^e siècle, s'intéressent à la Birmanie et au Siam, puis se détournent vers le Pacifique.

Et la France ? Toujours un peu en retard, mais elle doit se remettre des gloires épuisantes des guerres de la Révolution et de l'Empire. Puis elle se décide, sous le Second Empire, à suivre l'exemple anglais. En 1856, c'est le traité d'amitié et de commerce avec le Siam. C'est surtout la volonté d'acquérir des positions en Indochine orientale pour atteindre le marché chinois. Les persécutions religieuses servirent de prétexte. En 1858, le Viêt Nam est attaqué. Saïgon tombe en 1859. Le traité de 1862 cède la moitié de la Cochinchine dont le reste est pris d'assaut en 1867. Après un temps d'arrêt, en 1882-1885, c'est la conquête du reste du Viêt Nam et en

1893 l'occupation de la moitié du Laos. Entre temps, en 1863, la France avait habilement placé le Cambodge sous son protectorat, assurant la survie du pays.

Parallèlement l'Angleterre, à la suite de conflits frontaliers et commerciaux, avait réussi en trois guerres (1822-1824, 1851-1854, 1885) à faire la conquête de toute la Birmanie.

Quelles sont les conséquences ? D'abord au niveau politique. En Birmanie, l'Angleterre a supprimé la royauté, mais garde l'administration traditionnelle sous son contrôle attentif. Dans les années 30, elle essaie d'organiser un régime anglo-birman avec élections restreintes et gouvernement mixte, mais le système échoue parce que l'Angleterre a toujours le dernier mot. Entre 1942 et 1945, le pays est envahi par les Japonais et les nationalistes se divisent entre les deux camps. Libérée, la Birmanie obtient son indépendance en 1948.

Dans l'Indochine française, la situation est complexe : la Cochinchine est territoire français ; le Cambodge, l'Annam et le Tonkin sont des protectorats, mais de régimes différents ; au Laos, on a toujours hésité entre protectorat et colonie. En 1887, on crée l'Union indochinoise. Le gouverneur général Paul Doumer (1897-1902) lui donne des infrastructures politiques, administratives, économiques et sociales solides. Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'Indochine, coupée de la France et occupée par les Japonais, est dans une situation bizarre. Fidèles officiellement au régime de Vichy, ses dirigeants, l'Amiral Decoux en tête, prétendent maintenir l'autorité et la légitimité françaises, cependant les historiens ont négligé des aspects importants. L'Amiral Decoux avait des défauts, mais il avait imaginé une politique qui, hélas !, arrivait trop tard. Pendant les années de son gouvernement général, il a encouragé le renouveau des nationalismes locaux, bien entendu dans le cadre de l'amitié française. Si on avait fait cela vingt ou trente ans plus tôt, beaucoup d'événements douloureux n'auraient peut-être pas eu lieu.

Le 9 mars 1945, le coup de force japonais élimine l'autorité française. Les territoires sont proclamés indépendants, de gré ou de force.

En Malaisie, les Anglais continuaient leur politique d'infiltration au prix de nombreuses difficultés avec les Thaïs, les sultans et la minorité chinoise. Chaque territoire posait des problèmes différents, mais avec pragmatisme l'Angleterre construisait peu à peu une Fédération des États Malais qui est à peine achevée en 1941. Le pays est envahi par les Japonais en 1942 et durement traité, mais les Malais participèrent activement à la résistance, même si les conflits avec les Britanniques reprennent dès la libération.

Pour ce qui est des conséquences économiques et sociales, les Occidentaux ont accompli un effort considérable de mise en valeur qui n'a pas profité qu'à eux-mêmes : création des réseaux routiers et de chemins de fer, mise en valeur du sol et du sous-sol, organisation et développement du commerce selon les méthodes modernes, création de fiscalités parfois un peu lourdes, mais cohérentes, développement de l'enseignement, introduction de l'imprimerie et de la presse, développement de la médecine et de l'hygiène. Evidemment dans le détail, il y a des insuffisances, des erreurs. Les critiques sont parfaitement justifiées.

Ainsi l'apprentissage des langues européennes a souvent été négligé et beaucoup d'habitants ne parlaient qu'un baragouin parfois pittoresque. L'adoption encouragée

du costume européen blanc ne tient pas compte des impératifs du climat et du fait que la couleur blanche, dans ces pays, est le signe du deuil. De même, introduire dans les programmes d'enseignement destinés à des individus dominés les notions de droits de l'homme, de démocratie, de liberté d'expression et ne pas les appliquer pleinement ensuite était plus que maladroit. Autres erreurs graves : la faible association des élites locales au pouvoir, l'insuffisante formation de spécialistes et de techniciens autochtones, la faiblesse des contacts humains entre les habitants et les colonisateurs. Dans ce domaine les Français furent peut-être les moins mauvais, mais restons modestes.

Pourtant ce choc entre l'Occident et l'Orient est fondamental. Malgré les erreurs et les abus, les peuples actuels ne seraient pas ce qu'ils sont. Cette rencontre entre des civilisations sans points communs a préparé leur entrée dans le monde moderne et le XXI^e siècle.

III- Les cultures

Elles sont variées, riches et originales. Il faut se garder quand on les étudie de plonger dans la simplification.

Le Viêt Nam possède une vieille culture marquée par la Chine confucéenne, mais aussi par des pratiques plus anciennes. Le RP Léopold Cadière, le meilleur connaisseur des croyances vietnamiennes, disait que la religion des Viêts était avant tout le culte des esprits et celui des ancêtres. À cela s'est ajouté le bouddhisme, celui du Mahâyâna, venu de Chine, plus récent, plus complexe, qui a fourni pendant plusieurs siècles les cadres de l'administration impériale. Après le XIII^e siècle, il s'est perverti sous des influences taoïstes, confucéennes et animistes. Il a tenté de se rénover dans la période coloniale, puis de jouer un rôle politique pendant les guerres d'Indochine. Mais affaibli par les rivalités de tendances et de personnes, il a multiplié les actes spectaculaires (immolations par le feu) et les manifestations parfois violentes sans effets positifs. Aujourd'hui l'Église bouddhique unifiée reste déchirée et est simplement tolérée par le régime populaire.

Les chrétiens, surtout catholiques, minoritaires, ont servi le régime colonial, participé activement à la Première Guerre d'Indochine, puis repliés dans le Sud en 1954, ils ont eu un moment d'espoir avec le gouvernement de Ngo Dinh Diem (1955-1963), mais sont aujourd'hui en position de repli et étroitement surveillés.

Toutes ces croyances ont été submergées par les idées marxistes, d'abord diffuses, puis dominantes dans le Nord après 1954. Dans le Sud, triomphait un libéralisme un peu spécial, marqué par la guerre, les coups d'État militaires et la corruption. En 1975, la victoire du communisme et la réunification ont répandu le marxisme partout. Aujourd'hui le Viêt Nam, entraîné par l'évolution du monde, essaie de sortir du carcan idéologique et de s'ouvrir à l'économie de marché et à l'État de droit, ce qui est difficile tant que domine la doctrine selon laquelle le parti est l'unique source du droit et de la loi.

L'important, c'est que nous avons affaire à un peuple qui est travailleur, habile, extraordinairement patient et remarquablement courageux.

À propos du Cambodge, on a beaucoup abusé de l'image de la sérénité bouddhique. Elle plaît d'ailleurs beaucoup aux Cambodgiens. Mais les Khmers n'ont pas toujours été bouddhistes. La classe dirigeante a été hindouiste, un peu bouddhiste du Mahâyâna, puis au XIV^e siècle a adopté le bouddhisme du Theravada, qui affirme être plus proche de la doctrine du Bouddha. Quant au peuple, on ne sait trop ce qu'il croyait, mais en s'appuyant sur les constatations actuelles, il est évident que le culte des esprits et celui des ancêtres étaient et sont encore très vivaces.

Le peuple khmer est un peuple dynamique, contrairement à tout ce que l'on a raconté pendant de nombreuses années. Mais ce peuple, réputé souriant et serein—ce qui n'est pas faux—est capable d'accès de violence et même de cruauté. Les excès des Khmers rouges, qui ont effarés le monde, ne sont pas uniques dans l'histoire du pays. Par ailleurs c'est un peuple travailleur et habile, auquel on pourrait peut-être reprocher une trop grande confiance en soi et une excessive admiration pour son passé qu'en fait il connaît mal.

Vient ensuite une zone profondément marquée par le bouddhisme du Theravada, ce qui n'exclut pas les survivances tenaces d'autres croyances et pratiques.

Au Laos, les Lao ne représentent que 50% environ de la population à côté d'importantes minorités thaïes, hmong, Kha et vietnamiennes. C'est le pays d'une certaine indolence et d'une profonde joie de vivre. Adepte du bouddhisme dès l'origine, le culte des esprits ou *phi* et le recours aux médiums et aux chamanes y jouent toujours un rôle prépondérant. La guerre et le régime marxiste, triomphant après 1975, n'ont pas réussi à changer profondément le style de vie.

La Thaïlande bouddhiste croit aussi profondément aux *phi*, aux fantômes et recourt aux sorciers et à l'astrologie. La monarchie y est l'objet d'une profonde vénération. La population a été fortement métissée aux XIX^e et XX^e siècles par l'immigration de nombreux Chinois. Ceux-ci et les Sino-Thaïs dominent les secteurs économiques de la banque, de l'industrie et des services. Leur présence n'a fait que développer les qualités propres des Thaïs : la souplesse, l'entregent et l'esprit d'entreprise.

La Birmanie imprégnée par le bouddhisme reste attachée au culte des esprits ou Nats toujours vivace. Les nombreuses minorités ethniques sont plus volontiers attachées aux croyances animistes, mais les Karens ont adopté le protestantisme, conséquence de la colonisation anglaise. Toutes ces populations sont travailleuses et habiles quand elles ont la possibilité de révéler leurs qualités en dépit d'un régime de dictature sévère et paralysante.

En Malaisie, la population est très hétérogène et l'implantation de l'islam n'a pas homogénéisé les différentes composantes de la société. Il existe d'importantes minorités non malaises et non musulmanes : Chinois, Indiens et même des Négritos, ce qui donne un tableau extrêmement complexe.

Pour résumer, on constate trois aires culturelles : une aire sinisée avec le Viêt Nam, une aire musulmane avec la Malaisie et une aire indianisée, la plus vaste, mais ce qui est essentiel, c'est que ces pays ne se sont pas contentés de copier des civilisations

extérieures, un moment supérieures. Ils ont créé des cultures originales jusque dans les moindres détails.

En guise de conclusion

Malgré les spécificités locales, certains problèmes se retrouvent dans les différents pays. Partout les structures administratives, économiques et techniques héritées de la colonisation ont été bouleversées par les guerres. Les régimes autoritaires dominent : marxistes au Viêt Nam et au Laos, capitalistes ailleurs avec des variantes quant aux pratiques démocratiques. Il y a surtout l'inexistence de classes moyennes, sauf un début timide en Thaïlande. Or ces classes sont le terreau indispensable au développement de la démocratie. La colonisation avait pourtant jeté des bases qui n'ont pas survécu aux guerres et aux convulsions politiques et sociales. La corruption et les trafics illégaux sont monnaie courante. L'incompétence et l'excès de confiance de certains dirigeants ont provoqué la crise monétaire de 1997 qui a bouleversé l'économie régionale.

Au total un tableau plutôt noir, mais au regard des concepts philosophiques et politiques de l'Occident. Faut-il vraiment que le monde entier se coule dans le moule américano-européen ? Trop souvent les discours officiels des dirigeants de l'Asie du Sud-Est ne sont que des calques de la phraséologie occidentale et ne correspondent pas aux données fondamentales des cultures locales. L'Asie n'a pas encore mis au point un système qui ne soit pas une copie et qui annonce pour ses peuples un avenir de liberté et de progrès dont les caractéristiques lui seraient propres.

ACHEVÉ EN
MAI 2005

Dépôt horodaté : 2^e trimestre 2005